UNIVERSITÉ DU QUÉBEC

MÉMOIRE

PRÉSENTÉ À

L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À TROIS-RIVIÈRES

COMME EXIGENCE PARTIELLE

DE LA MAÎTRISE EN PSYCHOLOGIE

PAR

FRANÇOIS PRÉVOST

DIFFÉRENCIATION DES ADOLESCENTS AVEC LEUR PÈRE ET LEUR MÈRE ET PEUR DE L'INTIMITÉ DES ADOLESCENTS DANS LEURS RELATIONS EXTRAFAMILIALES

MARS 2002

Université du Québec à Trois-Rivières

Service de la bibliothèque

Avertissement

L'auteur de ce mémoire ou de cette thèse a autorisé l'Université du Québec à Trois-Rivières à diffuser, à des fins non lucratives, une copie de son mémoire ou de sa thèse.

Cette diffusion n'entraîne pas une renonciation de la part de l'auteur à ses droits de propriété intellectuelle, incluant le droit d'auteur, sur ce mémoire ou cette thèse. Notamment, la reproduction ou la publication de la totalité ou d'une partie importante de ce mémoire ou de cette thèse requiert son autorisation.

Sommaire

Cette étude explore les liens entre la différenciation des adolescents d'avec chacun de leurs parents et la peur de l'intimité des jeunes dans leurs relations amoureuses ou amicales. L'échantillon se compose de 172 cégépiens des deux sexes, âgés de 17 à 20 ans ($\bar{x}$ = 17.7 ans) et ayant des contacts réguliers avec leurs deux parents. Deux questionnaires mesurent la peur de l'intimité des sujets et leur différenciation d'avec leurs parents : le Fear of Intimacy Scale (Descutner & Thelen, 1991) et le Differentiation in the Family System (Anderson & Sabatelli, 1992). Les résultats confirment l'hypothèse d'une relation négative entre la peur de l'intimité des adolescents et leur différenciation d'avec chacun de leurs parents (r = -.30, p < .001). Lorsque les relations des garçons (n = 62) et des filles (n = 110) avec chacun de leurs parents sont examinées séparément pour tenir compte des différences constatées entre les trajectoires développementales des deux sexes, la corrélation négative entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec le père est plus élevée (Z = 1.76, p < .05) chez les garçons (r = -.47, p < .001) que chez les filles (r = -.22, p < .05). Les résultats suggèrent que la relation avec le père est plus importante pour les garçons que pour les filles dans le développement de leur capacité d'entrer en relation intime.

Table des matières

Sommaire ii

Liste des tableaux v

Remerciements vi

INTRODUCTION 1

CONTEXTE THÉORIQUE 4

LA DIFFÉRENCIATION DE SOI 5

La Différenciation de Soi selon Bowen 5

Processus de différenciation : différences entre les sexes 18

Différenciation et adolescence 27

Différenciation, individualisation et identité 31

LA PEUR DE L'INTIMITÉ 37

L'intimité 37

Peur de l'intimité 45

Étiologie de la peur de l'intimité 49

Transmission intergénérationnelle et différences liées au sexe 54

OBJECTIFS ET HYPOTHÈSES DE TRAVAIL 60

MÉTHODE 62

SUJETS 63

INSTRUMENTS DE MESURE 66

Questionnaire sociométrique. 66

Fear of Intimacy Scale : FIS (Descutner & Thelen, 1991)....66

Considérations sur la mesure de la différenciation....69

Differentiation In the Family System : DIFS (Anderson & Sabatelli, 1992)..75

Ordre de présentation....80

RÉSULTATS....81

DONNÉES RECUEILLIES....82

Peur de l'intimité....82

Différenciation dans le système familial....82

Élaboration des variables composées....84

Vérification des hypothèses....86

DISCUSSION....91

ANALYSE DES MESURES OBTENUES....92

Différenciation de soi....92

Peur de l'intimité....94

DISCUSSION DES HYPOTHÈSES....97

Différenciation et peur de l'intimité....97

Différences liées au sexe....98

FORCES ET LIMITES DE L'ÉTUDE....101

CONCLUSION....106

RÉFÉRENCES....108

APPENDICE....122

Liste des tableaux

Tableau 1 Données sociométriques 65

Tableau 2 Moyennes des scores aux quatre sous-échelles du DIFS 83

Tableau 3 Différences de moyenne entre les sous-échelles du DIFS 84

Tableau 4 Corrélations entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec les parents 87

Tableau 5 Différences de corrélation entre garçons et filles 89

Remerciements

L'auteur tient à remercier son directeur, M. Richard Hould, pour la qualité et la pertinence de son soutien tout au long de l'élaboration de ce mémoire. Son érudition, sa rigueur et sa capacité d'aller à l'essentiel, tout en respectant l'autonomie de l'auteur, furent grandement appréciées.

Introduction

Les relations intimes sont souvent citées comme étant la plus importante source de bonheur et comme donnant son sens à la vie.

La théorie et la recherche reconnaissent depuis longtemps l'importance de l'intimité pour le fonctionnement sain des individus et de leurs relations (Greenfield & Thelen, 1997). Miller et Lefcourt (1982) relèvent un ensemble croissant de données qui suggèrent que la qualité de l'intimité est un prédicteur important de santé psychologique et physiologique.

Pourtant, bien des gens ont tendance à limiter le niveau d'intimité dans leurs relations; certains évitent même de s'y exposer. Certes, les relations intimes imposent certains risques aux personnes impliquées et la peur de ces risques l'emporte souvent sur leur besoin d'intimité (Hatfield, 1984).

Firestone et Catlett (1999) observent que les véritables enjeux des relations de couple et des ruptures amoureuses correspondent rarement aux motifs invoqués, tels que l'usure du temps, les différences et l'incompatibilité. Ils avancent que ces motifs masquent souvent une intolérance à l'intimité fondée sur des attitudes défensives négatives envers soi ou autrui.

D'autre part, le déploiement de l'Internet établit en truisme la croyance selon laquelle une relation affective est réductible à de simples habiletés, à des patterns de communication stéréotypés ou à des simulations de contacts en personne. Or les contacts virtuels permettent d'éviter l'intimité en facilitant l'établissement de relations imaginées où chacun peut limiter ce qu'il dévoile,

l'embellir et lire entre les lignes de l'autre ce qu'il veut bien y trouver : un prolongement de soi. Ces ersatz de relations intimes, où l'individu n'est pas confronté à la réalité, sont susceptibles de perpétuer de faibles niveaux d'intimité chez les personnes peu différenciées (Schnarch, 1997).

Malgré la contribution positive des relations intimes à la qualité de la vie, étonnamment peu de recherches empiriques ont cherché à élucider la nature de ces peurs qui limitent l'intimité (Bartholomew, 1990). Les principales craintes devant l'intimité sont celles de perdre son identité, de tomber sous le contrôle de l'autre ou d'être rejeté.

Dans la documentation, l'évitement des relations affectives est généralement lié aux styles d'attachement, qui permettent d'expliquer les peurs d'entrer en relation intime à partir des modèles internes qu'une personne a d'elle-même et des autres. Toutefois, une identité bien définie et la capacité de maintenir des relations chaleureuses, deux aspects de la différenciation de soi selon Bowen (Kerr, 1981; Kerr & Bowen, 1988), semblent des atouts de taille pour affronter ces peurs.

Cette étude explore les liens entre la peur de l'intimité chez les adolescents et leur différenciation d'avec leurs parents. Les relations des garçons et des filles avec chacun de leurs parents sont examinées séparément pour tenir compte des différences constatées entre les trajectoires développementales des deux sexes.

Contexte théorique

Ce chapitre comprend trois parties. Les deux premières présentent un relevé de la documentation relative aux deux variables étudiées, la différenciation de soi et la peur de l'intimité. La troisième partie présente les objectifs de cette recherche ainsi que les hypothèses de travail.

La Différenciation de Soi

Cette partie se divise en quatre sections. Les trois premières présentent le concept de différenciation de soi, les différences entre les sexes lors du processus de différenciation et les aspects de la différenciation propres à la période de l'adolescence. La quatrième section explore les distinctions entre la différenciation et les concepts apparentés d'individualisation et d'identité; la confusion observée entre ces concepts y est soulignée.

La Différenciation de Soi selon Bowen

Selon la théorie des systèmes familiaux de Bowen (Kerr & Bowen, 1988), la différenciation de soi comporte deux volets : d'abord, au niveau intrapsychique, la capacité de distinguer et de coordonner son fonctionnement intellectuel et son fonctionnement émotionnel et, ensuite, au niveau des relations interpersonnelles, l'habileté à maintenir un équilibre entre le besoin d'autonomie et le besoin de rapprochement.

Rendre en français les distinctions et les nuances associées à la terminologie anglo-américaine n'est pas toujours aisé, d'autant plus que certains

termes liés aux relations (connectedness, closeness, togetherness, relatedness) sont souvent amalgamés ou semblent reliés à des concepts différents selon les auteurs. Dans le texte qui suit, le mot *rapprochement* sera utilisé pour désigner les besoins ou les forces qui amènent les personnes à vouloir être ensemble tandis que les mots *affiliation, proximité et convivialité* serviront, le cas échéant, à nommer les résultantes de ces forces

Les deux volets de la différenciation. Le premier volet de la différenciation de soi, souvent négligé et mal compris (Kerr, 1981), constitue en fait le substrat biologique du second volet. La spécialisation est un attribut critique important d'un système différencié parce qu'elle maintient la séparation entre les diverses fonctions du système. Les recherches de MacLean (1958, cité dans Koestler, 1968) sur le cerveau permettent de distinguer dans le système nerveux humain des structures plus anciennes que nous partageons avec les reptiles ou les mammifères inférieurs et d'autres plus récentes qui sont l'apanage des mammifères supérieurs et particulièrement des êtres humains. MacLean associe ces structures neurologiques à diverses conduites sociales des mammifères et de l'humain; ces associations suggèrent que les émotions sont le fait de structures plus anciennes alors que le néocortex est le siège de la pensée abstraite et du raisonnement. À l'échelle de l'évolution, le néocortex s'est développé très rapidement, de telle façon que la coordination entre les structures anciennes du système nerveux et les structures modernes ne s'est pas

développée au même rythme et qu'elle demeure inadéquate. « La schizophysiologie est intégrée à notre espèce. » (Koestler, 1968, p.267).

Il s'ensuit « une dichotomie dans le fonctionnement des cortex ancien et nouveau qui pourrait rendre compte des différences entre les comportements émotif et intellectuel » (MacLean, 1958, cité dans Koestler, 1968, p. 256).

La différenciation de soi reflète la capacité de distinguer ces différences et de conserver le choix du type de conduite, émotionnelle ou intellectuelle, la plus adaptée à la situation actuelle sans présupposer qu'un type de fonctionnement est supérieur à l'autre (Kerr, 1981).

Le second volet de la différenciation de soi, conséquence du premier, est lié à un autre attribut critique important des systèmes différenciés : distinguer clairement ce qui en fait partie de ce qui lui est extérieur. Dans les relations interpersonnelles, cela consiste à conserver une séparation émotionnelle par rapport aux autres tout en maintenant des liens affectifs avec eux. Cette capacité de séparation psychologique se traduit, sur le plan comportemental, par une régulation des distances interpersonnelles de manière à garder un équilibre dynamique entre deux forces naturelles profondément ancrées chez l'individu. Ces deux forces s'opposent. D'une part, une tendance vers l'individualité et l'autonomie pousse l'individu à devenir une personne séparée et indépendante; d'autre part, une tendance vers le rapprochement et la fusion correspond à un besoin instinctuel d'être en relation avec les autres. Outre ce besoin des autres, la force de rapprochement se manifeste aussi par la pression émotionnelle que

les individus exercent sur les autres pour satisfaire leurs propres besoins relationnels (Kerr, 1981). Précisées par Bowen, un clinicien systémique d'inspiration analytique, ces deux forces correspondent aux concepts de pulsions agressive et libidinale introduits par Freud. Même si la force de rapprochement a une plus grande valeur de survie au début de la vie, alors que l'enfant est largement dépendant de ceux qui en prennent soin, ces deux forces accompagnent l'individu tout au long de sa vie; personne ne parvient à une séparation émotionnelle complète de sa famille d'origine, l'attachement primaire n'étant jamais résolu.

Le niveau de différenciation. Il existe des différences individuelles importantes quant au degré de séparation émotionnelle que les individus atteignent par rapport à leur famille d'origine. Les différences les plus marquées sont liées au développement de l'enfant; il devient un organisme distinct de sa mère dès la naissance mais la séparation psychologique ne survient que progressivement, à mesure qu'il développe les ressources et les habiletés nécessaires pour interagir de manière autonome avec son environnement.

Outre les différences de niveau attribuables à l'âge et à la maturation, ces écarts sont liés, pour Bowen, à deux variables primaires : 1) le degré de séparation émotionnelle que les parents d'une personne ont atteint par rapport à leurs familles respectives et 2) les caractéristiques des relations que cette personne entretient avec ses parents, sa fratrie et les autres personnes qui lui sont significatives (Kerr & Bowen, 1988). Les enfants développent à peu près le

même niveau de séparation d'avec leurs parents que celui que ceux-ci ont atteint avec leurs propres parents; toutefois, les caractéristiques différentes des relations que les parents entretiennent avec chacun de leurs enfants font que ces derniers n'atteindront pas tous le même niveau de séparation : certains pourront dépasser le niveau atteint par leurs parents alors que d'autres n'atteindront qu'un niveau de séparation inférieur à celui de leurs parents avec leurs propres parents.

Afin d'illustrer ces différences individuelles du niveau de séparation émotionnelle, Bowen a élaboré une échelle hypothétique de différenciation de soi, sur un continuum allant de *zéro* à *cent*. *Cent* y représente un niveau de différenciation complète, un idéal que personne n'atteint, et *zéro* correspond à un état indifférencié (fusion) où un individu est entièrement dépendant des systèmes émotionnels auxquels il appartient et est incapable de fonctionnement autonome.

Bowen (Kerr & Bowen, 1988) distingue deux composantes qui contribuent au niveau de différenciation de soi d'une personne dans une situation donnée : le niveau de base et le niveau fonctionnel.

Le niveau de différenciation de base est déterminé dans une large mesure par le degré de séparation émotionnelle qu'une personne atteint par rapport à sa famille d'origine. Comme ce degré de séparation est largement fonction de celui que les parents ont eux-mêmes atteint, le niveau de différenciation de base est surtout déterminé par un processus de transmission intergénérationnelle; il est établi de façon assez stable au moment de l'adolescence et demeure

généralement fixe pour le reste de la vie. Les individus qui disposent d'un niveau de base élevé sont moins affectés par le stress, la réactivité émotionnelle des autres ou les pressions que les autres peuvent exercer sur eux; ils demeurent intellectuellement fonctionnels et récupèrent plus rapidement après une perturbation importante. Ils peuvent tolérer leur propre anxiété et sont peu influencés par l'anxiété des autres.

À ce niveau de différenciation de base correspond le concept de *soi de base* ou *solid self* (Anonyme, 1993, reconnu ultérieurement par Bowen). Il s'agit d'un ensemble de convictions à propos de soi et de ce que l'on veut qui ne peut être modifié que de l'intérieur à la suite d'apprentissages, cognitifs ou expérienciels. Le soi de base n'est pas négociable dans le système relationnel, que ce soit pour plaire ou pour être approuvé.

Le niveau fonctionnel de différenciation est contextuel : il est influencé par le niveau d'anxiété chronique présent dans le système relationnel le plus important de la personne, que ce soit sa famille d'origine, son couple, la famille où il est parent ou même son milieu de travail. Le niveau fonctionnel suit les variations du degré de fusion entre les systèmes intellectuel et émotionnel, lequel est tributaire du niveau d'anxiété de la personne. Quand l'anxiété dans le système relationnel de la personne est faible, le niveau fonctionnel est supérieur au niveau de base; les pressions imposées par le système relationnel étant réduites, le fonctionnement de la personne peut correspondre à un niveau de différenciation plus élevé que son niveau de base. Cependant, lorsque l'anxiété

augmente dans le système, le niveau fonctionnel diminue et le fonctionnement, plus réactif, peut descendre sous le niveau de base; la personne passe alors à un mode défensif et relativement indifférencié.

Au niveau fonctionnel de différenciation, supérieur au niveau de base, correspond le concept de *pseudo soi*. C'est un ensemble de croyances acquises par le biais d'émotions prévalantes dans le système relationnel (Anonyme, 1993). Comme il s'agit de connaissances empruntées aux autres à travers le système relationnel, le pseudo-soi est négociable dans ce système en ce sens qu'il est malléable aux attentes des autres, qu'elles soient exprimées ou supposées. Le pseudo-soi est constitué de prétentions à être ce qui est recherché par l'autre et n'est souvent, en fait, qu'un soi commun. Le pseudo-soi a l'apparence du soi de base jusqu'à ce qu'apparaissent des incohérences entre ce que dit la personne et ce qu'elle fait réellement sous la pression imposée par le système relationnel.

Le niveau de différenciation de soi d'une personne n'est donc pas invariable; d'abord parce que dans une perspective de développement personnel une augmentation du niveau de base est possible dans le contexte de relations affectives avec des personnes significatives et ensuite parce que le niveau fonctionnel de différenciation dépend du contexte relationnel et modifie le niveau de base qui, lui, est indépendant de ce contexte.

Manifestations comportementales. Selon Bowen, plus il y a fusion entre les systèmes intellectuel et émotionnel, plus l'existence est dominée par des

automatismes émotifs et plus grande est l'influence de la force de rapprochement sur le fonctionnement de la personne. La majeure partie de l'énergie d'une personne peu différenciée est liée à ses relations, aux enjeux d'aimer et d'être aimée. Cette personne dépense son énergie, en réactivité émotionnelle aux autres, à ajuster sa conduite pour être appréciée et à faire ce qu'elle croit que les autres attendent d'elle. L'importance pour cette personne de se sentir aimée d'autrui, son besoin de le sentir de façon continue et sa difficulté à tolérer les délais lorsqu'elle attend des signes d'amour, sont inévitablement confrontés à l'impossibilité d'obtenir des autres ces confirmations continuelles de son existence. Pour la personne incapable de maintenir son identité de façon autonome, cet échec à satisfaire son besoin de reconnaissance à travers les autres engendre un niveau élevé d'anxiété, que Bowen postule être inversement proportionnel au niveau de différenciation. Lorsque ce besoin d'être reconnu par autrui est constamment insatisfait, l'anxiété devient chronique. Cette anxiété accapare la plus grande part des ressources de la personne dans sa quête du confort affectif et lui en laisse peu pour la poursuite d'activités autonomes et l'affirmation de son identité propre.

À l'inverse, l'individu bien différencié dépend moins de l'approbation des autres pour fonctionner de façon adéquate. Son image de lui-même n'est pas définie en fonction de l'anxiété et des besoins affectifs des autres et son fonctionnement intellectuel lui permet de maintenir son identité même en l'absence de confirmation de la part d'autrui. Grâce à sa tolérance à la

séparation, son énergie n'est pas mobilisée par l'anxiété; elle demeure disponible pour être affectée librement soit au fonctionnement intellectuel, soit au fonctionnement émotionnel, selon la proportion la plus appropriée à la situation. Plus une personne est différenciée, plus grande est son énergie disponible et plus grande est sa flexibilité pour s'adapter à un éventail plus large de situations et ce, autant dans la poursuite de buts personnels que dans les relations interpersonnelles.

Paradoxalement, plus une personne est différenciée, c'est-à-dire psychologiquement séparée des autres et reliée de manière autonome, plus elle est apte à entrer en relation avec les autres tout en maintenant son individualité. À l'opposé, une personne peu différenciée présente une moins grande aptitude à s'adapter à une relation puisqu'une proportion importante de son énergie est hypothéquée par ses inquiétudes. Son anxiété peut engendrer soit un besoin de se conformer aux attentes de l'autre, soit un refus rigide de se rendre disponible pour le contact avec l'autre.

Selon une étude de Skowron (2000), menée auprès de 39 couples mariés depuis 16 ans en moyenne, les niveaux de différenciation de soi dans les couples expliqueraient 74% de la variance de l'adaptation des hommes à la vie à deux et 61% de celle des femmes. Ces résultats proviennent de la corrélation entre les scores de chacun des époux au Dyadic Adjustment Scale de Spanier (1976) et les scores combinés des deux époux sur les quatre échelles du Differentiation of Self Inventory de Skowron et Friedlander (1998). Lorsque les

échelles sont considérées séparément, ce sont la coupure émotionnelle de chacun des époux et la réactivité émotionnelle de l'épouse qui sont corrélées négativement avec l'ajustement dyadique. L'échantillon, constitué de couples stables, éduqués et recrutés via des lieux de culte, ne semble pas comprendre de couples en difficulté, ce qui pourrait expliquer en partie ces corrélations inhabituellement élevées.

Régulation des distances interpersonnelles. À mesure que l'anxiété augmente dans leur système relationnel, les gens éprouvent un besoin de proximité et de contact affectif. Inversement, ils perçoivent un tel besoin manifesté par les autres comme une pression et cette intrusion perçue déclenche un besoin accru de distance et d'isolation émotionnelle.

Face à ce problème de régulation des distances interpersonnelles, qui consiste à équilibrer les deux tendances opposées, une personne bien différenciée agira de manière à ajuster la distance à un niveau qui lui est confortable, c'est-à-dire qui correspond à son propre besoin, tout en tenant compte du besoin de l'autre.

Par contre, plus une personne est émotionnellement dépendante d'une relation, plus son niveau d'anxiété est élevé et plus son énergie est investie dans des actions qui ont pour but de réduire cette anxiété. Or la quantité d'énergie investie dans la correction des écarts par rapport à la distance interpersonnelle souhaitée est généralement trop élevée et tend à déséquilibrer encore plus le système relationnel. Cette réaction excessive peut produire trois types d'actions

visant à réduire l'anxiété : l'oscillation entre les deux tendances ou la saturation de l'une des tendances. Quand les deux forces restent actives et que chacune l'emporte alternativement sur l'autre, le fonctionnement est oscillatoire et généralement conflictuel. Lorsque l'une des deux forces l'emporte sur l'autre, il y a saturation et l'individu privilégie systématiquement soit le rapprochement à tout prix, soit le maintien d'une distance par rapport à l'autre.

Lorsque les deux forces se manifestent simultanément, il en résulte un besoin de rester près de l'autre tout en résistant aux pressions qu'il peut exercer pour qu'on se conforme à ses désirs. D'où un mode de relations conflictuel où chacun définit son individualité non pas à partir de lui-même et d'une autonomie véritable, mais seulement en marquant sa différence d'avec l'autre. Ce n'est pas tant que chacun veuille contrôler l'autre, mais qu'il combat toute tentative de l'autre de le contrôler ou simplement de l'influencer, de crainte d'y perdre son identité. Les deux besoins se trouvent alors satisfaits, celui de rapprochement à travers le contact émotionnellement réactif avec l'autre et celui d'autonomie par le biais du refus et de la rébellion face à l'autre. Cette externalisation de l'anxiété protège les protagonistes : c'est la relation qui devient symptomatique.

Lorsque la force de rapprochement domine, la réponse aux perturbations de l'équilibre relationnel consiste à s'adapter aux besoins de l'autre de manière à maintenir l'harmonie et ainsi réduire son anxiété. Bien sûr, cette accommodation se fait au détriment de l'individualité puisque la personne accepte d'être définie par l'autre; étant donné sa faible tolérance à la séparation, cela lui paraît plus

acceptable que de risquer que l'autre prenne ses distances. Cette réaction d'accommodation pour préserver l'harmonie par l'abolition des différends fait que la relation est régie surtout par la force de rapprochement, ce qui réduit la capacité d'adaptation aux stress provenant de l'extérieur. Ce type de fonctionnement entraîne souvent l'isolation du système relationnel pour éviter les interactions potentiellement perturbantes avec l'environnement. La relation est alors considérée comme un système fermé qui cherche à empêcher ses membres d'être modifiés par l'environnement. Cette accommodation aux pressions affectives de l'autre est souvent réciproque dans un système relationnel; toutefois, il arrive aussi qu'une personne s'adapte plus que l'autre ou les autres pour préserver l'harmonie. L'anxiété est alors absorbée par chacun dans la mesure où il se conforme aux attentes en sacrifiant son individualité dans la fusion.

Quand c'est la tendance à l'individualité qui l'emporte, l'anxiété est réduite par le maintien d'une distance qui isole la personne de l'impact émotionnel des autres. Ce besoin d'éviter l'intensité du contact avec les autres est fonction d'un manque de séparation émotionnelle. Il peut se manifester tant par l'évitement physique ou l'évitement des contacts émotivement chargés que par diverses formes de retrait intrapsychique. Cet évitement peut aussi prendre la forme d'un investissement dans des relations plus superficielles, donc moins menaçantes, ou dans des projets qui revêtent une signification émotionnelle, que ce soit au

travail ou dans les loisirs. Une personne peu différenciée peut même éviter toute relation pour se soustraire à l'inconfort qui y est associé.

Ceux qui nient leur besoin de contact avec les autres à cause de leur faible tolérance à l'intimité présentent une apparence d'autonomie. Toutefois, l'anxiété qu'ils ressentent face aux relations mobilise leur énergie comme chez ceux qui recherchent sans cesse les contacts. Dans les deux cas, cette anxiété résulte de la non-résolution de leur fusion avec leur famille d'origine. Plus la fusion expérimentée pendant la croissance a été intense, plus élevé est le risque de coupure émotionnelle par la suite. Leur indépendance affichée n'est en fait qu'une défense contre la dépendance. Il s'agit encore d'un système fermé où la personne évite les contacts pour ne pas avoir à modifier son organisation interne.

Bien que la coupure émotionnelle ait pour effet d'augmenter le confort immédiat, elle n'est pas une solution fonctionnelle à long terme; l'intensité dont la personne se coupe dans ses relations avec sa famille d'origine, à cause de sa faible différenciation, sera aussi vécue dans ses relations ultérieures, amoureuses entre autres. Bowen postule que ceux qui utilisent la coupure émotionnelle dans leurs relations avec leurs parents l'utiliseront aussi dans des relations futures lorsque l'intensité émotionnelle augmentera. Cette assertion est supportée, quoique modestement, par Weiner (1990, cité dans McCollum, 1991) : les sujets divorcés qui manifestent le plus de coupure émotionnelle sont plus susceptibles d'avoir initié la décision de se séparer.

Processus de différenciation : différences entre les sexes

Selon Josselson (1988), les modèles fondés sur la séparation-individualisation sont devenus un paradigme dominant en psychologie du développement. Cette conception théorique de l'identité comme une fonction purement interne se voulait universelle. Toutefois, comme l'identité ne peut être indépendante de l'enchâssement dans un contexte social, cette conception apparaît de plus en plus clairement comme un éclairage jeté sur une phénoménologie typiquement masculine.

L'approche de Bowen met l'emphase sur les aspects rationnels de la personnalité, traditionnellement masculins, laissant l'impression que l'expression des émotions, un trait dit féminin, est moins utile pour des relations saines. Son échelle hypothétique de différenciation de soi place clairement les caractéristiques féminines liées aux relations au bas de l'échelle et les caractéristiques masculines d'autonomie au sommet de l'échelle. À cause de cette polarisation, le concept de différenciation rend mal la notion d'intégration des pensées et des émotions et ne reflète pas les capacités complémentaires de compétition et de collaboration (Luepnitz, 1988).

Selon Lawler (1990), la tendance à associer le développement personnel à l'indépendance, à la séparation et au détachement est trompeuse, car il en découle implicitement que l'immaturité serait associée au besoin de relations. Le fait que cette conception de la maturité psychologique n'inclut pas

les formes appropriées d'affiliation et qu'elle ne tient pas compte des formes rigides de séparation suggère qu'elle est incomplète (Quintana & Kerr, 1993).

Traditionnellement, le niveau de maturité psychosociale a surtout été évalué à partir du critère de séparation psychologique et d'autonomie personnelle (Josselson, 1988). Négliger ainsi la contribution des liens affectifs au bon fonctionnement de la personne amène deux conséquences indésirables : d'une part, des personnes, en général les femmes, sont souvent jugées moins matures lorsqu'elles sont évaluées en fonction du seul critère de la séparation psychologique, qui confond leur désir d'être en relation avec la dépendance (Rubin, 1983), et, d'autre part, n'utiliser que le construit d'individualisation comme critère de maturité augmente le risque de considérer l'isolement affectif (emotional cut-off) comme un indice de maturité (Anderson & Sabatelli, 1990).

Or la séparation psychologique ne requiert pas que les relations soient sacrifiées au bénéfice de l'autonomie de la personne; elle modifie plutôt les relations dans le but de les préserver. Josselson (1980) transpose à l'adolescence le modèle du processus de séparation-individualisation de l'enfant décrit par Mahler, Pine et Bergman (1980) pour expliquer le processus de mise à jour de la relation afin de tenir compte de l'autonomie nouvellement acquise; la séquence suivante est l'objet d'itérations successives : une étape d'essai, où l'enfant expérimente une indépendance accrue, précède une étape de rapprochement où l'enfant vient faire confirmer son expérience par le parent, ce qui développe leur interdépendance. Batgos et Leadbeater (1994) avancent, sur

la base de recherches empiriques qu'elles ont recensées, que les relations avec les parents sont encore importantes pour les adolescents : tant les garçons que les filles se préoccupent de l'opinion et de l'approbation parentales, parce qu'ils veulent voir reconnaître leur individualité.

Pour Gilligan (1986), la personnalité féminine se définit beaucoup plus par rapport à autrui que celle des hommes. À la suite de Chodorow (1974) et de Stoller (1978) qu'elle cite, Gilligan attribue cette particularité non pas à des différences biologiques, mais au fait que les femmes sont généralement responsables de l'éducation des enfants au début de leur vie. Chez les filles, qui s'identifient à leur mère, la formation de l'identité se produit dans un contexte de relation ininterrompue alors que chez les garçons, qui ont à se différencier de leur mère pour s'identifier à des modèles masculins, la formation de l'identité passe par la séparation et un renforcement des frontières entre eux-mêmes et le monde extérieur. « Comme la masculinité se définit par la séparation et la féminité par l'attachement, l'intimité menace l'identité masculine et la séparation l'identité féminine. Ainsi, les hommes ont tendance à éprouver des difficultés dans les relations avec autrui et les femmes des problèmes d'individualisation » (Gilligan, 1986, p.22).

Les travaux de Lang-Takac et Osterweil (1992) confirment que les hommes recherchent un degré de séparation et d'indépendance plus grand que les femmes et que ces dernières manifestent un plus grand désir d'intimité et d'affiliation. Une étude de Skowron et Friedlander (1998) supporte l'assertion de

Gilligan selon laquelle les femmes sont plus susceptibles que les hommes de manifester de la réactivité émotionnelle; cependant, ces chercheures n'ont observé aucune différence entre les hommes et les femmes quant à la coupure émotionnelle alors que Gilligan supposait que les hommes étaient plus susceptibles d'y recourir.

Alors que l'identité des garçons s'organise autour de l'autonomie et de l'indépendance idéologique, celle des filles est centrée sur l'aspect interpersonnel et leur trajectoire développementale est différente de celle des garçons. D'un point de vue féministe, Miller (1976, citée dans Josselson, 1988), plutôt que de voir dans le cheminement développemental des femmes des lacunes quant à la séparation, considère que la plus grande capacité relationnelle des femmes est une réussite de plus grande valeur que l'autonomie et qu'elle représente un art de vivre à la fois différent et plus sophistiqué, ouvert sur la réciprocité et la collaboration.

Une étude de Barret, Lane, Sechrest et Schwartz (2000) montre que les femmes sont plus conscientes de leurs émotions que les hommes et qu'elles articulent leurs expériences émotionnelles d'une manière plus complexe et plus différenciée.

Afin d'éclaircir les résultats souvent contradictoires de la recherche sur les différences sexuelles concernant l'individualisation, Garbarino, Gaa, Swank, McPherson et Gratch (1995) mettent en évidence l'effet des indicateurs choisis pour mesurer la différenciation. Ils concluent que les femmes apparaissent moins

individualisées que les hommes lorsque la différenciation est mesurée dans le contexte restreint des relations familiales intergénérationnelles, mais qu'elles sont plus individualisées que les hommes quand la mesure est généralisée à l'ensemble des relations interpersonnelles.

Si on ne peut nier que le développement de l'identité des garçons et des filles emprunte des trajectoires différentes, il apparaît aussi que les deux tendances, aux relations et à l'autonomie, ne sont pas irréconciliables. Les travaux de Bowlby (1973) montrent que la confiance en soi et un faible niveau d'anxiété sont fondés, au moins en partie, sur la qualité des attachements présents et passés d'une personne. L'attachement et l'autonomie ne sont donc pas opposés. C'est l'enfant dont l'attachement est sécure qui est le plus libre d'explorer le monde (Ainsworth, Blehar, Waters & Wall, 1978). Les travaux de Kenny et Donaldson (1991) montrent que les filles plus attachées à leurs parents s'adaptent mieux lorsqu'elles quittent la maison pour étudier.

Knudson-Martin (1994) a effectué un travail conceptuel important en vue d'unifier les points de vue traditionnel et féministe. Elle constate que la théorie de Bowen associe un niveau de différenciation élevé à la tendance à l'individualité et un niveau de différenciation faible, ainsi qu'un niveau d'anxiété élevé, à la force de rapprochement. Knudson-Martin (1994) considère qu'attribuer toute l'anxiété à la force de rapprochement ne tient compte que d'une orientation possible de la tension entre les deux forces. Selon elle, même si la théorie de Bowen tient compte des interactions avec les autres dans le processus de

différenciation, l'importance des liens interpersonnels dans la définition d'un sentiment de soi n'y est pas suffisamment articulée. La focalisation sur la rationalité et l'autonomie en fait un modèle relationnel masculin qui tend à sous-estimer la valeur des liens avec les autres.

Knudson-Martin (1994) propose une révision en trois points du modèle de Bowen pour y inclure l'expérience féminine.

D'abord, elle propose d'établir une distinction entre les systèmes émotionnel et sensitif (feeling), qui sont amalgamés par Kerr et Bowen (1988) comme étant à la source de la réactivité émotionnelle. Belenky, Clinchy, Goldberger et Tarule (1986; cités dans Knudson-Martin, 1994) considèrent que les femmes se développent dans le contexte de leurs relations et que, dans bien des cas, être à l'écoute de ses sentiments peut être la façon la plus efficace d'évaluer une situation tout en tenant compte de soi. Hould (1989) souligne l'apport complémentaire des perceptions internes de l'individu et des perceptions de son environnement externe dans le processus de choix des conduites. Knudson-Martin avance donc que le système sensitif, une fois distingué du système émotionnel, peut contribuer à un niveau de conscience plus élevé et pourrait constituer une voie vers la différenciation et le contrôle de la réactivité émotionnelle au même titre que le système intellectuel.

Ensuite, Knudson-Martin (1994) propose de revoir la séquence du développement. Alors que, selon la conceptualisation de Bowen, l'individualité apparaît comme prérequise aux relations saines, elle observe que les femmes

ne se développent pas selon ce parcours linéaire mais qu'elles se découvrent en même temps qu'elles développent et entretiennent des relations. Une étude de Quintana et Kerr (1993) supporte cette conceptualisation : la participation à des relations supportantes et nourrissantes est un prédicteur de santé psychologique chez les collégiens et la satisfaction des besoins d'affection est particulièrement importante pour une adaptation saine chez les filles. Knudson-Martin (1994) suggère donc que les forces d'individualité et de rapprochement sont complémentaires, plutôt qu'opposées, et qu'elles s'appuient l'une l'autre. La tension entre les deux forces est alors bidirectionnelle ou symétrique, et un niveau élevé de différenciation permet la mobilité entre les deux besoins.

Enfin, alors que la théorie de Bowen relie l'anxiété à des besoins excessifs de rapprochement, Knudson-Martin (1994) croit plus utile de conceptualiser l'anxiété comme la résultante de la tension entre les deux besoins. Crespi et Sabatelli (1993) donnent l'exemple d'une famille peu différenciée où la tolérance pour l'individualité est faible : les parents, sur un mode fusionnel, exigent loyauté et obéissance de leurs enfants en exploitant leurs liens psychologiques avec eux et leur peur de perdre ces liens; un comportement autonome des enfants engendre alors de l'anxiété chez les parents de même que chez les enfants et s'accompagne chez ces derniers de sentiments de culpabilité et de déloyauté.

La refonte du modèle de Bowen proposée par Knudson-Martin peut se résumer comme suit : 1) Les individus différenciés utilisent à la fois leur système intellectuel et leur système sensitif pour effectuer leur choix de conduites. 2) Les

personnes peu différenciées sont excessivement réactives aux émotions engendrées dans leur système relationnel et éprouvent de la difficulté à maintenir tant leur contact avec l'autre que leur individualité. 3) L'élaboration de relations saines et le développement de l'individualité sont des processus complémentaires où l'augmentation de l'un permet l'augmentation de l'autre.

Étant donné les parcours développementaux différents des hommes et des femmes et la polarisation des besoins d'individualité et de rapprochement souvent associée à la différence sexuelle, Knudson-Martin et Mahoney (1999) avancent l'idée qu'en plus des mécanismes de transmission intergénérationnelle du niveau de différenciation de la famille d'origine, le potentiel de différenciation des individus est limité dans la mesure où les hommes et les femmes conforment leurs choix comportementaux aux stéréotypes sexuels ancrés dans leur passé et valorisés dans leurs contextes de vie. Elles suggèrent que la différenciation par rapport aux construits culturels fait partie du développement des personnes différenciées en leur permettant d'éviter d'agir selon des scripts implicites fondés sur la croyance que les conduites stéréotypées des hommes et des femmes découlent de différences naturelles et ne peuvent être changées. Il s'agit d'un changement de paradigme important par rapport au point de vue d'Erikson pour qui le développement de l'identité trouve son aboutissement dans des engagements idéologiques ou occupationnels définis par les attentes de la société. Ce conformisme aux valeurs dominantes est souvent le résultat de l'introjection de ces valeurs plutôt qu'un engagement lucide.

Cette différenciation par rapport aux stéréotypes sexuels et la liberté comportementale qui en découle rejoignent le concept d'androgynie introduit par Bem (1974) lorsqu'elle a démontré empiriquement l'indépendance de plusieurs traits dits féminins ou masculins. La possibilité de cumuler des traits typiques de l'un et l'autre sexe est avantageuse pour une personne; elle enrichit ainsi son répertoire comportemental et sa capacité d'adaptation (Bem, 1975). Cependant, croire que les conduites typiques des hommes et des femmes sont interchangeables constitue également un stéréotype culturel contemporain; il importe de distinguer deux composantes du bagage héréditaire : les traits innés, qui sont transmis génétiquement, et les traits acquis qui sont hérités de l'environnement où se développe la personne.

En somme, la théorie de Bowen a été interprétée à partir de diverses perspectives, tant celle du nécessaire triomphe de la raison sur l'émotion de la tradition judéo-chrétienne que celle, parfois féministe, qui refuse d'ignorer la contribution des sentiments à l'expérience d'une vie pleinement vécue. Hould (1989) associe une différenciation élevée à la flexibilité et au maintien d'un équilibre entre les besoins d'intimité et d'autonomie; à l'opposé, une tendance rigide à se couper des autres ou à fusionner indique une différenciation faible. Pour Williamson (1991), l'objectif n'est pas de séparer les processus intellectuel et émotionnel, mais de les distinguer et de les coordonner, non pas dans une structure de dominance de l'un sur l'autre, mais plutôt de contribution respective et de co-influence.

Différenciation et adolescence

Dans le contexte de la transition entre l'enfance et l'âge adulte, il est souhaitable que l'adolescent développe son autonomie et son identité afin de pouvoir s'engager dans des rôles et des responsabilités d'adulte. Conséquemment, pour demeurer appropriées, ses relations avec ses parents doivent être réorganisées graduellement vers plus de mutualité pour assurer le maintien de l'intimité et un sentiment d'appartenance. Dans la perspective du développement individuel, l'augmentation du niveau d'autonomie assorti à l'âge devrait être accompagnée par un niveau d'interconnexion ajusté au stade de développement de la famille (Gavazzi & Sabatelli, 1990).

Dans le contexte de la famille, atteindre la séparation psychologique à l'adolescence et à l'âge adulte implique au moins deux processus : 1) la démarcation de soi, par laquelle l'individu atteint un sentiment d'indépendance et 2) la renégociation des structures relationnelles qui se traduit ultimement par une redistribution radicale du pouvoir entre les deux générations et par un sentiment de réciprocité, un lien plus mature (Williamson, 1981). En ce sens, la séparation psychologique ne comprend pas seulement l'accès à la séparation ou l'autonomie, mais aussi la poursuite de l'inclusion de l'individu dans ses relations avec les autres (Karpel, 1976).

En Occident, l'objectif terminal de l'adolescence consiste donc à quitter psychologiquement la maison de ses parents, c'est-à-dire de renoncer au parentage et d'accepter avec compassion ses « anciens parents » comme

corrects sans souhaiter changer leurs caractéristiques passées ou actuelles (Bray, Williamson & Malone, 1984). « Ce type d'évolution des relations avec les parents est fréquemment une route efficace vers la résolution de problèmes persistants dans les relations intimes et sociales » (Williamson, 1981).

L'autorité personnelle dans le système familial est définie par Williamson (1982) comme un ensemble d'habiletés à ordonner et à diriger ses propres pensées et opinions, à choisir de les exprimer ou non sans égard aux pressions sociales, à porter ses propres jugements sur les situations et à agir en conséquence ainsi qu'à assumer l'entière responsabilité de sa vie. Cette autorité personnelle permet à l'individu de s'engager, lorsqu'il le souhaite, dans des relations intimes et de s'en dégager à volonté en rétablissant ses frontières personnelles. Le développement de cette autorité personnelle, qui lui servira dans les différentes structures relationnelles qui constitueront sa vie, est une tâche à la fois pour le jeune adulte et pour sa famille d'origine. Toutefois, contrairement à la croyance populaire et aux théories traditionnelles (Erikson, 1963, 1968), cette tâche déborde largement de l'adolescence; Bray et al. (1984) postulent que la plupart des individus atteignent généralement cette autorité personnelle par rapport à leurs parents entre trente et quarante-cinq ans. Le constat par Lawson, Gaushell et Karst (1993) que la différenciation est plus clairement observable après trente ans qu'avant cet âge supporte empiriquement cette assertion.

Transmission intergénérationnelle. Cette tâche développementale étant dévolue à l'individu et à sa famille d'origine, le niveau de différenciation dans la famille influence le développement de l'adolescent et son niveau de différenciation. Une famille bien différenciée est un système ouvert à ce qui peut le modifier; elle dispose d'assez d'énergie pour assimiler les perturbations en modifiant son organisation interne et pour atteindre un niveau de spécialisation et de coordination supérieur entre ses membres plus différenciés. Fort de cette expérience, l'adolescent ou le jeune adulte peut entrer en relation égalitaire avec toute personne, incluant ses parents. À l'opposé, une famille peu différenciée se comporte comme un système fermé qui vise à maintenir inchangés sa structure et son fonctionnement, parce que la quantité d'énergie disponible est trop faible pour faire face aux défis d'adaptation. Le changement est générateur d'une anxiété qui lui est difficilement tolérable.

La famille d'origine qui, à cause d'un manque de différenciation et d'un niveau élevé d'anxiété exprimée ou absorbée, ne permet pas à l'adolescent d'aborder le processus de différenciation confronte ce dernier à un dilemme entre ses besoins de séparation et de rapprochement. Il peut résoudre cette tension par un des trois exutoires cités précédemment, soit par l'externalisation à travers des relations conflictuelles qui constituent la traditionnelle mais pas si endémique qu'on le dit « crise d'adolescence » (Offer, Ostrov & Howard, 1981), soit en cédant de façon répétitive et généralisée à l'une des deux tendances au détriment de l'autre.

S'il cède à la force de rapprochement, il demeure prisonnier de la fusion et fait siennes les craintes du système familial face aux étrangers et aux perturbations anxiogènes qu'ils pourraient y introduire; son choix de partenaires s'effectuera selon des critères de similarité avec la famille d'origine.

À l'inverse, si l'adolescent résiste à l'envahissement et a recours à la coupure émotionnelle pour éviter les intrusions du système familial ou le rôle de bouc émissaire, il risque d'éviter de nouer d'autres relations intimes, qu'il appréhende semblables aux relations intrusives vécues dans la famille d'origine.

Le développement de la coupure émotionnelle peut aussi résulter de l'habitude qu'a prise l'enfant de se parenter lui-même, sans recourir aux autres qui n'étaient simplement pas disponibles ou de qui il n'a pas ressenti suffisamment d'attention ou d'affection. Pour Ryan, Deci et Grolnick (1995), la coupure émotionnelle, ou détachement, résulte du désinvestissement de l'enfant par rapport à sa famille lorsque cette dernière ne lui fournit pas les expériences pouvant combler ses besoins d'autonomie (trop de contrôle), de relations (manque d'implication) et de développement de ses compétences. Selon eux, la principale conclusion à tirer d'un ensemble d'études portant de l'enfance au début de l'âge adulte est que les relations et l'autonomie, loin d'être des variables opposées ou antithétiques, contribuent de façon complémentaire, en synergie, à l'intégration de la personnalité.

De fait, à la fin de l'adolescence, un processus de différenciation réussi devrait améliorer et approfondir l'expérience du lien avec les parents (Lopez, Watkins, Manus & Hunton-Shoup, 1992).

Différenciation, individualisation et identité

Quelques auteurs (Sabatelli & Mazor, 1985; Anderson & Sabatelli, 1990; Bohlander, 1995) soulignent l'utilisation peu rigoureuse de ces concepts interreliés et souvent confondus; l'examen de la littérature confirme ce constat. En outre, la définition même de ces concepts souffre des usages variés qui en sont faits : ces appellations recouvrent des conceptualisations différentes selon les auteurs, leur cadre de référence et les modèles qu'ils préconisent. Le concept de différenciation, tel que défini par Bowen, est souvent mal interprété dans la littérature sur la thérapie familiale et confondu avec l'individualisation ou l'autonomie (Skowron & Friedlander, 1998). Ces lacunes dans l'opérationalisation des concepts rendent hasardeuse l'interprétation des recherches effectuées et difficile l'intégration des résultats obtenus à un corpus de connaissances empiriques solide et cohérent. (Bohlander, 1995).

Le texte qui suit tentera d'abord de préciser chacun des concepts avant d'étudier leurs interrelations.

Le terme différenciation, à l'intérieur même du modèle de Bowen, est utilisé pour nommer quatre réalités distinctes à l'intérieur du système familial :

1) une propriété du système familial liée aux méthodes de régulation des distances interpersonnelles qui y sont employées;
2) une caractéristique personnelle, soit le niveau de différenciation de soi d'une personne reflété par son fonctionnement interpersonnel;
3) le processus par lequel une personne augmente son niveau d'autonomie dans les relations interpersonnelles;
4) le résultat de ce processus, c'est-à-dire l'habileté d'une personne à se différencier de son contexte relationnel.

En outre, Witkin et Goodenough (1977) associent le concept de différenciation psychologique à un style cognitif où les références internes sont considérées comme indépendantes du champ et les références externes sont dites dépendantes du champ. Belenky, Clinchy, Goldberger et Tarule (1986, cités dans Woike, 1994) décrivent deux formes de procédures cognitives : la connaissance séparée et la connaissance liée (connected). La connaissance séparée consiste à se séparer de l'objet social par la pensée critique et l'application de règles d'exclusion, afin de défendre son propre point de vue et d'éliminer les autres possibilités. La connaissance liée consiste à établir des liens avec l'objet social en constatant les similarités entre soi et l'objet, afin de percevoir d'autres points de vue et d'incorporer d'autres perspectives.

Enfin, le terme différenciation est utilisé par Mahler et al. (1980) pour décrire la première phase du processus de séparation-individualisation du jeune enfant par rapport à sa mère avant l'âge de trois ans, phase pendant laquelle

l'enfant établit une démarcation entre lui-même et le monde objectal, ce qui met un terme à la symbiose avec la mère.

Le concept d'individualisation fait référence au « processus intrapsychique par lequel une personne se différencie de plus en plus de son contexte relationnel passé ou actuel » (Karpel, 1976). Dans le contexte familial, l'individualisation est un processus par lequel les enfants augmentent la distance physique et psychologique entre eux-mêmes et leurs parents; son résultat est l'élaboration d'une identité propre, qui se manifeste dans son engagement idéologique et occupationnel. Il s'agit d'une tâche développementale individuelle où la famille ne tient qu'un rôle passif, celui d'un contexte dont la personne se sépare.

Alors que le processus de séparation-individualisation décrit par Mahler et al. (1980) a lieu pendant la petite enfance, Erikson (1968) situe l'individualisation à l'adolescence, tout comme Blos (1967, cité dans Thériault, 1997) qui traite du second processus d'individualisation à l'adolescence.

Sabatelli et Mazor (1985) proposent de distinguer trois construits interdépendants : les processus d'individualisation, de différenciation et de formation de l'identité. Nous nous attarderons aux deux premiers, l'individualisation et la différenciation, dont le troisième, la formation de l'identité, est en quelque sorte la résultante.

D'abord, ces deux concepts sont issus de cadres théoriques différents : les théories du développement s'attachent à l'élaboration de la personnalité pendant le processus d'individualisation, alors que les théories systémiques décrivent l'impact du niveau de différenciation de la famille sur les processus transactionnels et le processus d'individualisation (Sabatelli & Mazor, 1985). L'individualisation est conceptualisée comme un processus purement individuel de séparation psychologique où la famille est considérée comme une constante; le concept repose sur une vision idéalisée indépendante de la qualité des relations parents-enfants. La différenciation, quant à elle, est conceptualisée comme une propriété du système familial liée aux stratégies et méthodes utilisées pour gérer les distances interpersonnelles et s'adapter aux changements; le concept s'appuie sur une approche clinique où un regard sur les aspects dysfonctionnels des systèmes familiaux facilite la compréhension des systèmes où les processus sont fonctionnels.

La confusion résulte de l'échec à distinguer clairement ces deux concepts d'individualisation et de différenciation. D'une part parce que Bowen utilise le terme de différenciation pour décrire aussi bien les propriétés des systèmes familiaux que les attributs d'un individu à l'intérieur de ces systèmes (Crespi & Sabatelli, 1993), ce qui facilite l'erreur de considérer la différenciation comme une variable individuelle et de l'assimiler à l'individualisation. D'autre part, parce que plusieurs auteurs, en étudiant la différenciation, ont mis l'emphase sur les manifestations d'indépendance, négligeant de ce fait les aspects relationnels.

Cette confusion entre individualisation et différenciation est perceptible dans les indicateurs comportementaux ciblés par les instruments de mesure de la différenciation.

Selon le sens qu'ils attribuent aux concepts de différenciation et d'individualisation, les auteurs divergent aussi sur la structure de leur interdépendance ou la façon de les hiérarchiser. Pour Mahler et al. (1980), la différenciation par rapport à la mère est une composante du processus d'individualisation. De son côté, Bohlander (1995) suggère que l'individualisation et la séparation psychologique sont préalables et corequis à la différenciation de soi; il avance qu'une personne doit avoir développé certaines capacités intellectuelles, émotionnelles et comportementales en relation avec elle-même et avec les autres avant d'atteindre la différenciation de soi, tant sur le plan cognitif qu'affectif. Pour Sabatelli et Mazor (1985), ces deux processus sont continus et interdépendants : le processus d'individualisation joue un rôle dans la formation de l'identité alors que le niveau de différenciation du système familial, propriété du système, agit comme médiateur des processus d'individualisation et de formation de l'identité; c'est-à-dire que la différenciation du système familial peut avoir un effet facilitant ou inhibiteur sur le processus d'individualisation, ce qui permet à l'individu d'affronter avec plus ou moins de succès les tâches développementales liées à l'édification de son identité.

Il semble y avoir consensus entre les tenants des diverses théories quant à la nécessité de la séparation psychologique pour développer sa capacité

relationnelle. Pour Mahler et al. (1980), une prise de conscience cognitive (au niveau du moi) et affective (au niveau du soi) d'être séparé est préalable à une véritable relation d'objet. De même, Erikson (1963, 1968), à travers la succession des stades du développement psychosocial, postule que l'atteinte d'une identité stable est nécessaire à l'établissement de relations intimes sans craindre de perdre son identité. Bowen, pour sa part, considère qu'une personne différenciée serait plus apte à entretenir des relations intimes puisqu'elle dispose de plus d'énergie pour s'adapter à l'autre sans renoncer à son individualité, de même que de la capacité de tolérer la séparation.

Toutefois, il y a divergence quant à la nécessaire antériorité de la différenciation par rapport à la capacité d'intimité. D'un côté, Erikson (1963,1968) propose un modèle séquentiel où l'accès à l'intimité ne survient qu'après que la personne a développé une identité forte à l'adolescence. À l'opposé, les textes récents suggèrent que la différenciation de soi et la capacité d'intimité se développent de façon progressive et concomitante, d'abord dans le système familial d'origine puis à travers la formation par l'individu de sa propre famille. Selon Williamson (1981), c'est faire preuve d'un optimisme excessif que de croire qu'un jeune adulte pourrait compléter le développement de son identité avant de fonder sa propre famille.

La Peur de l'Intimité

Cette partie comprend quatre sections. La première précise le concept d'intimité. La seconde et la troisième traitent de la peur de l'intimité et de son étiologie. Enfin, la quatrième section relève les différences liées au sexe dans le développement du mode relationnel des adolescents, tant les différences entre garçons et filles que celles liées aux relations avec le père ou la mère.

L'intimité

On décrit généralement l'intimité, idéalisée, comme une conséquence naturelle et inévitable de l'amour, mais on mentionne rarement que l'expérience de l'intimité inclut aussi les conflits. Le concept d'intimité regroupe plusieurs composantes et il est difficile d'en dégager une définition précise (Taft, 1995).

À partir de l'étymologie (*intimus* est le superlatif d'intérieur), le Robert (1973) attribue trois sens au mot *intime* : ce qui est contenu au plus profond d'un être, ce qui lie étroitement et ce qui est généralement caché aux autres.

La plupart des définitions de l'intimité trouvées dans la littérature convergent vers l'idée de partager ce qu'on a de plus intime avec les autres (McAdams, 1988), ce qui se traduit par une sensation de proximité avec le partenaire à qui on accorde alors accès à la réalité la plus secrète de soi et qui nous accueille à son tour.

D'autres dimensions sont associées à l'intimité : l'engagement, la durée, la vulnérabilité. Elles varient selon les auteurs et apparaissent parfois plus reliées à

des visions sociales ou normatives, aux circonstances pouvant entourer l'intimité ou aux caractéristiques des personnes en cause qu'au phénomène d'intimité lui-même.

L'engagement. Erikson (1963) définit l'intimité comme la capacité de « s'engager dans des affiliations et des partenariats concrets et de développer la force éthique de respecter ces engagements malgré les compromis et les sacrifices significatifs qu'ils peuvent demander » (p. 263). Dans cette perspective, généralement opérationalisée de façon limitative, l'intimité est définie en vue d'une finalité, le maintien à long terme des relations conjugales hétérosexuelles; l'intimité dans les relations d'amitié est considérée comme moins profonde (Bartle-Haring & Strimple, 1996). Par la suite, Fiske et Chiriboga (1990) postulent un lien entre l'intimité et l'engagement; l'engagement, décrit comme une « volonté croissante… de céder son soi subjectif aux autres, au-delà de toute attente de réciprocité » (p.255), servirait à combler les besoins de contacts affectifs. Erikson, pour sa part, inclut dans sa définition la capacité d'expérimenter la fusion sans perdre son identité propre.

Proposant une vision instrumentale dans sa théorie triangulaire de l'amour, Sternberg (1987) réfère à l'intimité comme à un ensemble de sentiments qui tendent à promouvoir le rapprochement et l'établissement de liens. La moitié des composantes de l'intimité énumérées par Sternberg ont une connotation utilitaire (donner et recevoir du support, partager ses biens, pouvoir compter sur l'autre). Ces conduites, souvent associées à l'amitié, visent vraisemblablement à

procurer un sentiment de sécurité et font de la relation un « processus de réduction de l'incertitude » (p. 63). Elles peuvent favoriser l'établissement de l'intimité, elles n'en sont cependant pas l'essence.

Pour L'Abate et Talmadge (1987), on doit clairement distinguer les enjeux non-négociables concernant l'être (l'amour, l'intimité) des enjeux instrumentaux se rapportant à l'avoir (argent, possessions) et au faire (activités, services) qui, eux, sont négociables et peuvent être l'objet de conflits de pouvoir. L'amour et l'intimité sont fondés sur des sentiments, qui peuvent être partagés mais pas négociés.

La durée. Les concepts d'engagement et de durée dans le temps sont souvent amalgamés. S'il est établi que l'intimité peut se développer avec le temps, il n'est pas évident, à long terme, que la durée soit toujours favorable à l'intimité. À partir de la description de l'évolution des émotions de Berscheid (1983), Sternberg établit une distinction entre l'intimité manifeste, observable, et l'intimité latente, imperceptible; avec le temps, les comportements de l'autre, prévisibles, ne suscitent plus d'émotions et l'intimité ne se manifeste plus de façon tangible. Il est alors possible que le niveau de l'intimité n'ait pas diminué, qu'elle ne soit que latente, mais aussi que la relation meure dans l'indifférence. Seule une perturbation permet alors de vérifier la capacité d'adaptation au changement, indice de la vitalité de la relation.

Levinger (1988) distingue deux aspects de l'intimité : l'*interdépendance*, qui se rapporte à l'intimité cumulative, c'est-à-dire à l'ensemble des dévoilements

et des investissements dans la relation depuis ses débuts, et la *chaleur* qui réfère à l'état actuel de l'intimité entre les partenaires. L'engagement, lié à l'interdépendance, est possible même si la relation n'est plus chaleureuse, c'est-à-dire, selon la distinction de L'Abate et Talmadge (1987), même si la relation ne porte plus que sur les enjeux négociables, sans intimité ressentie.

D'autre part, outre la vulnérabilité de la relation face à l'ennui, l'association entre la durée de l'exposition à l'autre et la qualité de l'intimité est discutable. Claes (1997) relève deux perspectives conceptuelles dans la littérature sur les relations interpersonnelles des adolescents : la première, quantitative, porte sur la fréquence, la diversité et la durée des interactions alors que la seconde, qualitative, s'intéresse à l'expérience subjective de l'intimité, aux aspects de contact affectif et de dévoilement de soi. Lors de l'expérimentation d'une procédure visant à développer un sentiment temporaire de liens étroits entre des personnes pairées au hasard, Aron, Melinat, Aron, Vallone et Bator (1997) ont constaté que des tâches requérant le dévoilement de soi pendant 45 minutes favorisaient nettement l'établissement d'un « sentiment d'interconnexion, défini comme l'inclusion de l'autre en soi, un sentiment similaire à ce que certains chercheurs nomment intimité » (p. 364).

Sherman et Thelen (1996) rapportent des corrélations négatives entre la peur de l'intimité et divers aspects subjectifs des relations amoureuses et amicales des adolescents (confort avec la proximité, confiance en l'autre, satisfaction) mais aucune corrélation avec des aspects quantitatifs (durée de la

relation, temps passé avec le partenaire, fréquences de discussions avec un ami de même sexe); seule la fréquence des discussions avec le partenaire amoureux est liée à la recherche de l'intimité.

Selon Wynne et Wynne (1986), l'intimité apparaît plus sûrement quand elle émerge spontanément de processus relationnels qui fonctionnent bien; on la trouve rarement lorsqu'on la recherche prioritairement ou qu'on désire l'expérimenter de façon continue. Elle se produit souvent lors de rencontres avec des personnes relativement étrangères.

La vulnérabilité. La réduction de l'incertitude soulève aussi la question de la confiance et du risque. Selon Reis et Shaver (1988), l'intimité est un processus par lequel chacun sent son soi le plus intime validé, compris et pris en charge par l'autre. Pour Wynne et Wynne (1986), l'intimité est une expérience relationnelle fondée sur le dévoilement confiant et l'empathie, « la volonté de partager, verbalement ou non, des actions, des affects et des sentiments, positifs ou négatifs, en s'attendant à ce que l'autre comprenne et accepte ce qui est révélé et ne trahisse pas la confiance accordée » (p. 384). Cette question de la confiance accordée introduit la perspective selon laquelle le risque et la vulnérabilité sont des composantes importantes de l'intimité (Ryder & Bartle, 1991). L'appréhension face à l'intimité serait inversement proportionnelle à la confiance en soi, à la capacité de s'adapter aux défis que comporte la relation et de composer avec des aspects qui divergent des attentes qu'on peut avoir. La vulnérabilité, la susceptibilité de souffrir du fait de l'autre, est d'autant plus élevée

que la confiance en l'autre est faible et que l'image qu'on en a est négative. Stevens et L'Abate (1989) lient le potentiel de souffrance dans la relation à la vulnérabilité et au sentiment d'imperfection qu'on peut ressentir. Ainsi, le risque et la vulnérabilité associés avec l'intimité seraient liés aux caractéristiques individuelles des personnes, à leur confiance défaillante en soi ou en l'autre, plutôt qu'au phénomène d'intimité lui-même.

Il apparaît que l'association des dimensions d'engagement et de durée de la relation au concept de l'intimité résulte de l'observation empirique des contextes entourant l'intimité. Le fait que l'engagement et la durée soient des conditions facilitantes à l'établissement de l'intimité reflète l'insécurité relative des partenaires et est lié à la vulnérabilité. Ce sont angoisses d'abandon ou de rejet qui poussent l'individu à se prémunir contre ses peurs, soit qu'il doute d'être aimable, soit qu'il perçoive ou imagine l'autre comme peu fiable. Il a besoin d'être rassuré par des garanties, par l'engagement de l'autre, avant de risquer de se dévoiler. Pour l'individu sécurisé, confiant en lui-même comme en autrui, le risque associé au refus ou au départ de l'autre est moindre, ce qui lève ses hésitations à se dévoiler plus rapidement à l'autre et à entrer en intimité.

Ces composantes présumées de l'intimité, le risque, la vulnérabilité et la recherche de sécurité, seraient assimilables au premier niveau développemental de l'intimité distingué par Schnarch (1991). À ce niveau, les individus recherchent une validation externe de leur propre valeur, une confirmation de leur identité par le partenaire. Lorsque l'acceptation par l'autre devient plus

importante que de se montrer sous son vrai jour, une présentation sélective de certains aspects de soi remplace un dévoilement honnête. Paradoxalement, l'acceptation par l'autre de ce dévoilement sélectif augmente les craintes d'un rejet suscité par les aspects cachés. Ce mode de fonctionnement, approprié à l'enfance et à l'adolescence, serait immature et inefficace dans les relations intimes adultes, à cause d'une demande constante de réciprocité de nature fusionnelle.

Au deuxième niveau de l'intimité décrit par Schnarch, les adultes auto-validés vivent la relation sans avoir besoin que les autres les définissent ou leur fournissent une raison d'être. Ils sont capables d'intimité avec eux-mêmes, et avec autrui. À ce niveau, « les individus ne ressentent plus les besoins d'indépendance et de rapprochement comme des forces conflictuelles; ils apprécient intensément ces deux aspects » (p.222). Les relations intimes du second niveau sont fondées sur la différenciation plutôt que sur la recherche d'un miroir.

Comme Bowen, qui considère que personne n'atteint un niveau de différenciation de 100 sur son échelle hypothétique, Schnarch ne croit pas qu'une personne puisse vivre toute son intimité au deuxième niveau. Firestone et Catlett (1999) avancent que la satisfaction des besoins d'intimité est possible une fois que chacun se sent suffisamment sécure pour abaisser ses défenses et entrer en relation de façon ouverte et honnête. En pratique, cela implique qu'une

certaine vulnérabilité, plus ou moins élevée selon le niveau de différenciation des personnes, reste associée au phénomène d'intimité.

Le dévoilement de soi. Pour plusieurs auteurs, le dévoilement de soi est à la fois le centre du concept d'intimité et son indicateur comportemental le plus fiable. Jourard (1974) parle de transparence de soi. Stevens et L'Abate (1989) mettent l'emphase sur ce qu'ils considèrent comme la dimension la plus personnelle et la plus secrète des relations : le partage des souffrances, des craintes et des lacunes qu'on éprouve. Descutner et Thelen (1991) précisent trois dimensions du dévoilement qu'ils considèrent comme des attributs critiques de l'intimité : 1) le contenu : la communication d'informations personnelles, 2) la valeur émotionnelle : des affects forts liés à l'information échangée et 3) la vulnérabilité : l'importance pour soi de l'autre personne.

Selon Ingram (1986), l'intimité est l'expérience dans laquelle ce que l'on considère le plus comme soi est engagé. L'accent est mis ici sur ce qui est engagé, soi, plutôt que sur de possibles objectifs de l'engagement comme plaire à l'autre ou faire durer la relation. Si ce soi est authentique, comme chez un individu bien différencié, alors l'expérience d'intimité sera authentique. Selon Ryder et Bartle (1991), la littérature suggère, en général, que les individus fonctionnent plus efficacement dans les relations intimes s'ils ont un sentiment de soi clair. La qualité de l'intimité serait donc tributaire du niveau de différenciation.

Ce partage ou dévoilement de soi peut être vécu de diverses manières et il peut sembler difficile, en pratique, de distinguer l'intimité et la fusion à travers les façons qu'ont les gens d'être ensemble. Pour Williamson (1982), l'intimité est une fusion volontaire où les partenaires ont la capacité d'entrer et de sortir de la fusion spontanément ou à volonté. Autrement dit, il s'agit d'un rapprochement volontaire avec des frontières personnelles distinctes; un rapprochement sans maintien des frontières ou perçu comme involontaire reflète la fusion émotionnelle plutôt que l'intimité (Williamson, 1991). La notion d'intimité suggère la rencontre de deux êtres, dans un contexte de réciprocité confiante, plutôt que leur fusion l'un dans l'autre (Ingram, 1986). Le concept d'intimité évoque donc l'engagement d'un individu déjà différencié dans une relation où aucune des parties ne renonce à une individualité déjà acquise. Toutefois, comme le rappelle Erikson (1963), l'intimité véritable peut aboutir à des expériences fusionnelles, en particulier dans l'amour sexuel, sans que cela affecte l'individualisation de la personne. Cette capacité de régresser vers une expérience fusionnelle et d'en ressortir est un effet de la différenciation.

Peur de l'intimité

La peur de l'intimité est un sujet d'étude relativement récent en psychologie, à ne pas confondre avec la phobie sociale qui se rapporte à l'anxiété ressentie dans diverses situations sociales où les échanges n'ont pas de signification affective. La peur de l'intimité est une variable individuelle qui

affecte la qualité des relations en réduisant l'intimité à un niveau tolérable pour la personne. La tolérance à l'intimité est généralement inférieure au besoin d'intimité (Schnarch, 1991). Descutner et Thelen (1991) décrivent la peur de l'intimité comme l'inhibition de la capacité d'échanger des pensées et des sentiments personnels et significatifs avec une autre personne considérée comme importante pour soi.

Bartholomew (1990) distingue deux formes d'évitement de l'intimité chez les adultes. Le style craintif se caractérise par l'inhibition d'un désir conscient de contacts sociaux, inhibition provoquée par la peur des conséquences de ces contacts et liée à une image négative de soi. Le style détaché se caractérise par un déni défensif du besoin de contacts sociaux, une attitude autosuffisante supportée par une image positive de soi.

Firestone et Catlett (1999) considèrent que la peur de l'intimité résulte de l'activation d'un système de défense en deux temps. D'abord une défense primaire de fusion imaginée avec la mère qui compenserait la privation affective ressentie. Cet attachement imaginaire, qui fournit une gratification partielle des besoins et réduit la tension, amène la personne à développer une attitude contre-dépendante; plus sa satisfaction dépend du lien fantasmé, moins elle est susceptible de rechercher la gratification auprès des autres, ce qui restreint ses capacités d'attachement réel. La personne se réfugie dans l'introversion pour éviter de devenir vulnérable à la perte ou au rejet risqués en s'investissant dans des relations; elle adopte des comportements destinés à la protéger de la

souffrance liée aux relations en restreignant les transactions émotionnelles avec les autres, en réduisant sa sensibilité à elle-même et aux autres et en développant une attitude autosuffisante (self nurturing) par rapport à ses besoins affectifs. S'ensuit une défense secondaire qui justifie ses comportements évitants au moyen d'hypothèses négatives sur soi ou les autres.

La peur de l'intimité peut englober une combinaison de plusieurs peurs plus spécifiques. Hatfield (1984) énumère diverses raisons pour lesquelles l'intimité peut être effrayante : peur d'être exposé, peur de l'abandon ou du rejet, peur de la colère ou des attaques, peur de perdre le contrôle, peur de perdre son individualité, peur de ses propres impulsions destructrices.

Manifestations. Divers phénomènes, plus ou moins pathologiques, sont associées dans la documentation à la peur de l'intimité, tant en termes de retrait que de gratification.

D'abord, une tendance à l'isolation ou au retrait par rapport aux partenaires amoureux (Firestone & Catlett, 1999), surtout en situation de stress (Shaver & Clark, 1994). La peur de l'intimité est reliée empiriquement à des relations plus brèves (Descutner & Thelen, 1991), mais le retrait n'est pas nécessairement physique; il peut aussi être psychologique et prendre la forme d'attitudes ennuyées, blasées ou distantes. Lutwak (1985) constate qu'il est plus facile, pour des femmes montrant une peur élevée de l'intimité, de remplacer la proximité émotionnelle par la proximité physique et de passer du temps avec quelqu'un sans établir de relation. Cet évitement de l'engagement affectif, en lien

étroit avec le refus de prendre des risques, amène certains individus à développer des relations facilement interchangeables, une forme de nomadisme relationnel mentionnée aussi par Kerr et Bowen (1988) à propos de personnes peu différenciées. Ce mode de relation impersonnel s'applique aussi aux relations sexuelles (Firestone & Catlett, 1999). Goodman (1993) postule un lien entre l'hypersexualité et la peur de l'intimité; toutefois, Rinehart et McCabe (1998) ne constatent aucune différence quant à la peur de l'intimité entre des sujets présentant une fréquence élevée d'activités ou de désirs sexuels et ceux présentant une fréquence faible. Bumby et Hansen (1997) ont mesuré, chez des abuseurs d'enfants, une peur de l'intimité vis-à-vis des adultes plus grande que chez les violeurs, les prisonniers pour délits non-sexuels et les adultes d'un groupe de contrôle. Ils proposent l'hypothèse que les abuseurs se sentent peut-être moins vulnérables face aux enfants, perçus comme moins rejetants.

La tendance au retrait par rapport aux relations intimes, reliée à un concept de soi négatif, s'accompagne d'une inhibition des talents, des habiletés ou des traits socialement désirables qui pourraient plaire aux autres et forcer une réévaluation de l'image de soi (Firestone et Catlett, 1999). « Il est douloureux, affectivement, de se voir ou de se sentir vu comme meilleur que ce que l'on croyait. Cela dérange l'identité profonde » fondée sur des perceptions négatives de soi et « provoque de la suspicion ou de la paranoïa » (p.4).

Les personnes qui ont peur de l'intimité préfèrent adopter des conduites autogratifiantes, plutôt que de risquer l'insatisfaction ou le rejet, et deviennent

dépendantes de pratiques répétitives gratifiantes pour réduire leur anxiété. La gratification est souvent trouvée dans le fantasme : l'idéation, contrôlable, l'emporte sur le senti, soumis à l'environnement perçu comme hostile ou non gratifiant. Cette gratification dans le fantasme empêche un véritable engagement avec l'autre : on peut être en relation physique sans relation réelle si on vit dans une représentation imaginée de la relation (Firestone & Catlett, 1999).

D'autres se valorisent dans le travail, prétextant leurs obligations pour réduire le temps disponible aux relations; Hazan et Shaver (1990) constatent que la peur de l'intimité est associée au travail compulsif (workaholism).

La peur de l'intimité se transforme inconsciemment en affirmation de liberté. Cette importance accordée à la liberté, en apparence une motivation raisonnée, n'est en fait qu'une justification a posteriori de la peur de s'engager dans des relations intimes. Il s'agit d'une quête de liberté externe parce que ces personnes sont souvent emprisonnées par leurs propres normes restrictives. Or il ne peut y avoir d'intimité sans liberté intérieure (Ingram, 1986).

Étiologie de la peur de l'intimité

Dans son modèle du développement des relations intimes, Levinger (1988) distingue trois stades : l'attention, le contact superficiel et la mutualité. Le passage du contact superficiel à la mutualité est facilité par le dévoilement du vécu passé et actuel, par l'adoption de conduites plus spontanées, indices de la

différenciation des partenaires et par l'expérience de relations intimes antérieures satisfaisantes.

Les expériences infantiles vécues dans la famille d'origine, principalement avec les parents, seraient les relations antérieures les plus marquantes; elles peuvent avoir été insatisfaisantes par rapport au besoin de rapprochement (privation émotionnelle, rejet) ou au besoin d'autonomie (contrôle, agression ouverte ou voilée) (Firestone & Catlett, 1999). Si ces interactions avec les parents ont été douloureuses, les modèles internes de soi et des autres qui en découlent feront appréhender que les autres relations le seront aussi.

D'après Crespi et Sabatelli (1993), la famille peut inhiber le processus d'individualisation, en contrôlant l'identité émergente des jeunes ou en négligeant de fournir un support affectif. Les jeunes disposent alors de deux façons opposées de structurer leur relation avec la famille : 1) cesser de tenter de développer leur propre identité en cédant à la fusion ou 2) ne pas risquer le rapprochement en se coupant émotionnellement pour conserver un certain contrôle sur leur identité, ou en quittant la famille pour échapper à la fusion, au rejet ou à l'indifférence et trouver ailleurs d'autres relations plus nourrissantes.

Selon Bartholomew et Horowitz (1991), le type d'attachement aux pairs est relié au même type d'attachement que celui établi avec les parents. Florsheim, Henry et Benjamin (1996) s'intéressent à l'évolution des styles d'attachement au cours de la vie; les styles d'attachement de base deviennent plus complexes et les personnes adoptent des stratégies plus spécifiques en

vieillissant. Ainsi, l'enfant anxieux-évitant aurait vécu sans support en cachant ses besoins de dépendance (Ainsworth et al., 1978); une fois adulte, il pourra développer différents types de personnalité visant à le protéger soit du désappointement (détaché) (Bartholomew & Horowitz, 1991), soit du rejet ou de l'attaque (craintif) (Bartholomew & Horowitz, 1991), soit de la dépendance (contre-dépendant) (Bowlby, 1977).

Batgos et Leadbeater (1994) suggèrent qu'un attachement sécure des jeunes à leurs parents les protégerait d'une perception négative (dysphorique) d'eux-mêmes. De plus, la perception qu'ont les adolescents d'être dignes d'attention serait un médiateur de la qualité de leurs relations avec leurs pairs.

La peur de l'intimité résulterait donc d'un processus d'habituation au manque de contact (Firestone & Catlett, 1999) ou de l'insécurité devant la réponse attendue de l'autre (Hazan & Shaver, 1987).

Le manque de contact. L'absence comme la présence des parents peuvent contribuer au développement de la peur de l'intimité par adaptation au manque de contact. D'abord, la perte en bas âge d'un ou des deux parents, qui entraîne la disparition de modèles comportementaux et une diminution des interactions affectivement chargées, prive ces personnes de l'expérience de relations positives et de l'occasion de développer des liens étroits. Klohnen et Bera (1998) constatent, chez les femmes qui avaient perdu un parent en bas âge, une incidence significativement supérieure de femmes évitantes au mitan de la vie. Bunce, Bernat et Shevrin (1997) notent la présence d'une tension

musculaire faisant froncer les sourcils chez des individus ayant perdu leurs parents en bas âge lorsque ces sujets étaient exposés à des stimuli subliminaux rapides se rapportant à l'amour; ils en déduisent l'existence d'une peur de l'intimité inconsciente liée à la perte prématurée des parents. Doi et Thelen (1993) signalent une corrélation (r = .30, p<.001) entre la peur de l'intimité et la peur de l'abandon; ce lien disparaît lorsque l'anxiété de trait est contrôlée. Ce qui n'exclut pas que l'anxiété de trait puisse être un médiateur entre ces deux variables.

L'atteinte des relations intimes, comme d'autres tâches développementales de l'adolescence, semble plus difficile pour les enfants de parents divorcés et remariés; cependant, c'est la qualité du contact avec chacun des parents, plutôt que la fréquence, qui importe (Hetherington, Bridges & Insabella, 1998).

Même s'il est élevé par ses deux parents, l'enfant peut expérimenter un manque de contact affectif, et internaliser, par modelage, les modes défensifs de parents incapables d'accepter ou de donner amour et affection (Firestone & Catlett, 1999). Il doit alors nier sa vulnérabilité et se désengager pour vivre à l'amiable avec une figure d'attachement qui n'aime pas le contact physique ou le rejette pour d'autres raisons (Shaver & Clark, 1994). Par la suite, ces personnes peuvent vouloir contrôler la quantité d'amour (reconnaissance, affection, satisfaction) qu'ils reçoivent en dosant les conduites appréciées par le

partenaire, de façon à limiter la relation à un niveau familier (Firestone & Catlett, 1999).

L'insécurité. Lorsque la personne est insécure par rapport à la réponse des autres, sa peur de l'intimité peut résulter d'un conditionnement aversif, issu d'expériences infantiles, qui l'amène à éviter le contact par crainte d'agression ou d'intrusion. Ces expériences désagréables, liées à une atmosphère de négligence ou d'hostilité, dénotent le faible niveau de différenciation de parents intrusifs ou immatures (Firestone & Catlett, 1999).

Les résultats de Ducharme, Koverola et Battle (1997) supportent modérément le consensus selon lequel les enfants victimes d'abus physiques (non-sexuels) seraient prédisposés à éprouver des difficultés dans le développement de l'intimité. Les sujets non-victimes de violence ont obtenu des scores plus élevés sur deux échelles d'intimité, l'*Intimacy Attitude Scale Revised* (IASR) (Amidon, Kumar & Treadwell, 1983) et l'échelle *Intimité* de l'*Erikson Psychosocial Stage Inventory* (EPSI) (Rosenthal, Gurney & Moore, 1981). Cependant, l'effet observé est relativement faible (.16) et l'écart n'est significatif que sur l'IASR.

Doi et Thelen (1993) ont constaté des corrélations significatives entre la peur de l'intimité et la confiance dans la fiabilité de l'autre (r = -.40, p<.001) d'une part et le confort avec la proximité (r = -.59, p<.001) d'autre part; ces corrélations demeurent significatives quand l'anxiété de trait est contrôlée.

En résumé, les relations parentales peuvent aider l'adolescent à développer un soi solide et sécure qui lui facilitera l'accès à l'intimité si ces relations lui permettent de développer son autonomie et, par leur tonalité affective chaleureuse, lui confirment sa valeur. À l'inverse, des relations parentales froides et la non-reconnaissance de son identité émergente risquent de limiter l'adolescent à une pseudo-autonomie, fondée sur la réactivité émotionnelle, qui lui fera craindre l'intimité.

Transmission intergénérationnelle et différences liées au sexe

Des hypothèses de transmission intergénérationnelle, émises tant pour le niveau de différenciation que pour le style d'attachement, ont fait l'objet de confirmations empiriques.

Allen, Hauser, Bell et O'Connor (1994) constatent un lien important entre la différenciation des adolescents et différents indices de développement lorsque les parents démontrent de l'autonomie tout en étant en relation. Bartle et Anderson (1992) mettent en évidence une relation entre l'individualisation des jeunes par rapport à leur père et à leur mère et l'individualisation de leur mère par rapport à ses propres parents, sans toutefois constater de lien avec l'individualisation du père.

Le rôle de la mère comme figure d'attachement primaire et sa contribution au développement du style d'attachement de l'enfant ont été amplement décrits (Ainsworth et al., 1978), de même que la stabilité des patterns d'attachement (Ainsworth, 1989; Klohnen & Bera, 1998) et les conduites relationnelles qui y

sont associées (Florsheim et al., 1996). Les résultats de Bartholomew et Horowitz (1991) montrent que le type d'attachement aux pairs répète le type d'attachement aux parents. De même, Mikulincer et Florian (1999) obtiennent des corrélations significatives (r = .28 à .35) entre le style d'attachement des jeunes adultes célibataires des deux sexes et celui de leurs parents, sauf pour les garçons sécures. Tout en reconnaissant ces effets, plusieurs auteurs soulignent aussi l'importance des relations actuelles dans la famille (Harvey & Bray, 1991; Bartle, 1996) et leur influence sur la compétence sociale et la qualité des relations intimes des enfants (Harvey, Curry & Bray, 1991).

Dans une compilation des résultats de différentes études, Batgos et Leadbeater (1994) relèvent que des relations parent-enfant positives sont associées à des relations plus intimes avec les pairs et une plus grande compétence interpersonnelle des jeunes. Quant aux liens entre différenciation et intimité, Cooper et Grotevant (1987) constatent que les filles les plus intimes en amitié et en amour sont celles qui manifestent le plus de séparation dans les relations familiales tandis que les garçons les plus intimes sont ceux qui sont le plus en lien avec leurs parents; c'est-à-dire que les jeunes qui s'écartent le plus des stéréotypes sexuels seraient capables de plus d'intimité. Ce constat concorde avec celui de Henry et Hampton (1992) selon lequel les adolescents de parents androgynes sont plus individualisés que ceux de parents traditionnels.

Les résultats de Bomar et Sabatelli (1996) montrent une corrélation entre la maturité psychosociale des jeunes et la différenciation parent-adolescent et

père-mère. Selon eux, la différenciation entre les parents et la différenciation dans la dyade mère-adolescent expliquent 11% de la variance de l'autonomie des jeunes lorsque la mère permet l'autonomie. De plus, la différenciation entre les parents et la différenciation père-adolescent expliquent 18% de la variance de la compétence sociale et 18% de la variance de la maturité psychosociale des jeunes lorsque le père s'implique dans la relation avec les jeunes. Ces résultats suggèrent que les parents qui adhèrent strictement aux rôles sexuels stéréotypés restreindraient le développement de l'autonomie et de la compétence sociale de leurs enfants, tant par identification au rôle tenu par le parent de même sexe que par expérimentation de l'interaction avec le parent stéréotypé de sexe opposé.

Outre les différences entre garçons et filles, des chercheurs se sont intéressés à la contribution spécifique de chacun des parents ainsi qu'à l'influence du parent de même sexe et du parent de sexe opposé sur le développement de l'enfant. Certaines études montrent des liens avec les caractéristiques du parent de même sexe alors que d'autres font état de relations avec les traits du parent de sexe opposé. Il semble que les enjeux identitaires soient plus souvent liés au parent de même sexe et les enjeux relationnels au parent de sexe opposé, illustrant ainsi deux mécanismes de développement : l'identification au rôle sexuel par imitation et l'élaboration d'habiletés relationnelles par l'expérimentation des relations avec le parent de sexe opposé.

L'étude des enfants de familles monoparentales constitue, par défaut, une source d'information sur la contribution potentielle du parent absent au développement de l'enfant. Santrock et Warshak (1979; cités dans Santrock, 1987) observent, chez les enfants de 6 à 11 ans, plus de compétence sociale chez les garçons gardés par leur père et les filles gardées par leur mère. L'étude de Saucier et Ambert (1988) confirme les résultats de Santrock et Warshak, mais seulement pour les filles. Cependant, ce constat auprès d'enfants de parents divorcés est inversé pour les enfants orphelins d'un parent : c'est alors l'enfant gardé par le parent de sexe opposé qui développe de meilleures compétences sociales. Saucier et Ambert expliquent cette inversion par un déplacement des affects du parent gardien sur l'enfant de sexe opposé : un affect négatif chez le parent divorcé et un affect positif, idéalisé, chez le parent veuf. Toutefois, Bomar et Sabatelli (1996) ne relèvent pas de différence entre les familles intactes et non-intactes concernant la différenciation, la maturité psychosociale et la compétence sociale des adolescents.

Ces études supportent l'hypothèse de l'identification aux rôles sexuels auprès du parent de même sexe pendant l'enfance, tandis que d'autres mettent en évidence des liens avec le parent de sexe opposé et soutiennent l'hypothèse du développement à travers l'expérimentation à l'adolescence.

Selon les travaux de Bartle et Sabatelli (1989), le niveau de différenciation d'avec le parent de sexe opposé est le meilleur prédicteur du développement de l'identité, tel que mesuré avec l'EPSI.

L'étude de Bomar et Sabatelli (1996) révèle que la maturité sociale des garçons de parents peu différenciés est plus faible lorsque la relation mère-fils est problématique. Dresner et Grolnik (1996) observent que les jeunes femmes qui vivent des relations plus intimes ont perçu leur père comme plus acceptant que celles qui ont des relations superficielles ou entremêlées.

Enfin, quelques études s'intéressent à l'influence du père. Naus et Theis (1995) constatent une corrélation négative substantielle (r = -.48, p <.001) entre l'affirmation du père et la peur de l'intimité chez les jeunes hommes; chez les jeunes femmes, l'affirmation du père est corrélée négativement avec la peur de l'intimité (r = -.49, p <.001) et positivement avec le confort dans la sexualité (r = .45, p <.001) (Scheffler & Naus, 1999).

Harvey, Curry et Bray (1991) relèvent des différences entre les relations mère-adolescent et père-adolescent. Dans leurs modèles intergénérationnels maternel et paternel, l'individualisation de l'adolescent explique 5% de la variance de l'intimité du jeune avec ses pairs; dans le modèle paternel, l'intimité avec le père explique 4% de variance supplémentaire.

Quelle synthèse peut-on faire de ces données? Elles supportent l'hypothèse que le développement de l'identité et des capacités relationnelles des jeunes est favorisé par des parents bien différenciés, tant dans leurs relations entre eux et avec leurs enfants que par rapport aux rôles sexuels traditionnels. Alors que l'identité semble mieux se développer pendant l'enfance auprès du parent de même sexe, les compétences relationnelles de l'adolescent

paraissent favorisées au contact du parent de sexe opposé et par la présence d'un père capable de relations affectives chaleureuses.

Objectifs et Hypothèses de Travail

La présente étude vise trois objectifs. Le premier concerne la vérification de la cohérence interne des adaptations québécoises des instruments de mesure, soit *l'Échelle de Différenciation dans le Système Familial*, traduction du Differentiation In the Family System Scale (DIFS) d'Anderson et Sabatelli (1992) et *l'Échelle de Peur de l'Intimité*, traduite du Fear of Intimacy Scale (FIS) de Descutner et Thelen (1991).

Le second objectif consiste à vérifier l'existence d'une relation entre la peur de l'intimité des adolescents dans leurs relations extrafamiliales et leur niveau de différenciation d'avec leurs parents. Pour ce faire, nous émettons l'hypothèse suivante :

1) Il y a une corrélation négative entre la peur de l'intimité chez les adolescents et leur niveau de différenciation dans leurs relations avec leurs parents.

Le troisième objectif porte sur l'exploration des différences liées au sexe des adolescents ou à celui des parents quant aux liens entre la peur de l'intimité des adolescents et le niveau de différenciation d'avec chacun de leurs parents. Le relevé de la documentation présente des points de vue théoriques et des études empiriques qui divergent sur l'existence et la direction d'éventuelles différences entre les garçons et les filles. De plus, il convient de vérifier si les contacts avec chacun des parents influent différemment sur le développement de leurs enfants. Le choix de retenir l'hypothèse nulle implique une hausse du seuil

à partir duquel une différence sera considérée comme significative. À titre exploratoire, les hypothèses de travail retenues s'énoncent comme suit :

Nous vérifierons d'abord s'il y a une différence entre les adolescents et les adolescentes, à l'aide des hypothèses suivantes :

2) Il n'y a pas de différence entre les garçons et les filles quant au coefficient de corrélation entre la peur de l'intimité et leur niveau de différenciation d'avec leur père.

3) Il n'y a pas de différence entre les garçons et les filles quant au coefficient de corrélation entre la peur de l'intimité et leur niveau de différenciation d'avec leur mère.

Nous vérifierons ensuite l'existence de différences entre l'influence de la différenciation des adolescents d'avec leur père et celle de la différenciation d'avec leur mère sur leur peur de l'intimité. Nous émettons les hypothèses suivantes :

4) Il n'y a pas de différence entre le père et la mère quant au coefficient de corrélation entre la peur de l'intimité chez leur fille et leur niveau de différenciation d'avec leur fille.

5) Il n'y a pas de différence entre le père et la mère quant au coefficient de corrélation entre la peur de l'intimité chez leur garçon et leur niveau de différenciation d'avec leur garçon.

Méthode

Sujets

Le recrutement des sujets s'est effectué auprès d'une cohorte d'étudiants de niveau collégial au Collège de la région de l'Amiante, qui ont été sollicités sur une base volontaire et anonyme lors de cours de philosophie de première année. L'échantillon comprend indifféremment des étudiants du secteur pré-universitaire et du secteur technique.

Avant sa distribution, le questionnaire a été présenté aux sujets dans les termes suivants, qui apparaissent aussi sur sa page frontispice :

> Ce questionnaire fait partie d'une étude sur les relations des jeunes adultes avec leurs parents et avec d'autres personnes. Il te demandera environ 15 minutes de ton temps.
> Certaines questions te paraîtront sans doute plutôt personnelles; nous te demandons d'y répondre avec franchise, en sachant que tu n'as pas à t'identifier et que toutes tes réponses sont donc confidentielles.
> Merci de ta collaboration.

Le temps de rencontre alloué par la direction du Collège étant insuffisant pour répondre au questionnaire, les sujets potentiels ont reçu le questionnaire avec la consigne de le compléter pendant la semaine et de le remettre la semaine suivante à la même période de cours.

Sur les 338 étudiants qui s'étaient vu remettre le questionnaire, 223 l'ont retourné, soit un taux de retour de 66% (72% des filles et 54% des garçons). De ce nombre, 51 questionnaires ont été exclus pour l'un ou l'autre des motifs

suivants : parent décédé, réponses incomplètes, âge plus élevé que 20 ans ou parent vu rarement.

L'échantillon retenu se compose de 172 sujets, 110 filles et 62 garçons dont l'âge moyen est de 17.72 ans (17.70 pour les filles et 17.76 pour les garçons). Tous les sujets retenus avaient des contacts réguliers avec leurs deux parents; 74% des sujets (77% des garçons et 72% des filles) avaient des contacts quotidiens avec leur père et 86% des sujets (89% des garçons et 84% des filles) avaient des contacts quotidiens avec leur mère. Alors que 81% des sujets (84% des garçons et 79% des filles) habitaient chez leurs deux parents, 2% d'entre eux vivaient chez leur père et 8% chez leur mère; enfin, 9% des sujets (6% des garçons et 10% des filles) habitaient leur propre appartement.

La moitié des sujets (50%) entretenaient une relation amoureuse au moment de répondre au questionnaire et 37% des sujets, sans relation actuelle, avaient déjà vécu une relation amoureuse antérieurement. Plus de filles (57%) que de garçons (39%) se disaient en amour au moment de l'expérimentation alors qu'un pourcentage à peu près égal de filles (36%) et de garçons (39%) ont déclaré avoir entretenu une relation amoureuse antérieure. Dans les deux cas, que ce soit une relation actuelle ou antérieure, les filles ont rapporté des relations d'une durée moyenne plus longue que celle des relations amoureuses des garçons. Enfin, 13% des sujets (7% des filles et 22% des garçons) ont dit n'avoir encore eu aucune relation amoureuse.

Le Tableau 1 résume les données sociométriques.

Tableau 1

Données Sociométriques

Variables	Tous (N=172)		Garçons (N=62)		Filles (N=110)	
	n	%	n	%	n	%
Âge : 17 ans	74	43%	25	40%	49	44%
18 ans	76	44%	28	45%	48	44%
19 ans	18	11%	8	13%	10	9%
20 ans	4	2%	1	2%	3	3%
Contacts avec le père :						
Quotidiens	127	74%	48	77%	79	72%
Hebdomadaires	29	17%	11	18%	18	16%
De temps en temps	16	9%	3	5%	13	12%
Contacts avec la mère :						
Quotidiens	147	86%	55	89%	92	84%
Hebdomadaires	16	9%	6	10%	10	9%
De temps en temps	9	5%	1	1%	8	7%
Domicile :						
Chez les parents	139	81%	52	84%	87	79%
Chez le père	4	2%	1	2%	3	3%
Chez la mère	14	8%	5	8%	9	8%
Appartement	15	9%	4	6%	11	10%
Relation amoureuse :						
Actuelle	87	50%	24	39%	63	57%
Antérieure	63	37%	24	39%	39	36%
Aucune	22	13%	14	22%	8	7%

Instruments de Mesure

Questionnaire sociométrique.

Outre la question sur le sexe visant à répartir les sujets en deux groupes, le questionnaire sociométrique comprend des questions sur l'âge et la fréquence des contacts des répondants avec chacun de leurs parents en vue de déterminer s'ils correspondent aux conditions de sélection des sujets. Des questions complémentaires sur le lieu de domicile et l'occurrence et la durée de relations amoureuses actuelles ou antérieures complètent le questionnaire; elles sont destinées à étudier d'éventuels liens entre les scores obtenus aux variables psychologiques étudiées et les comportements actuels des sujets. Elles permettront aussi de vérifier si ces conduites, considérées comme des indices comportementaux, peuvent valider les mesures de peur de l'intimité.

Fear of Intimacy Scale : FIS (Descutner & Thelen, 1991).

Cet instrument comporte 35 items destinés à mesurer la peur de l'intimité, définie comme l'inhibition par l'anxiété de la capacité d'échanger des pensées et des sentiments personnels et significatifs avec une autre personne considérée comme importante pour soi. Chaque item est coté par le sujet sur une échelle Likert à 5 niveaux selon qu'il caractérise plus ou moins bien le sujet. Un score élevé est l'indice d'une peur de l'intimité importante.

La version originale américaine du FIS présente une très bonne cohérence interne (α = .93) et une fiabilité élevée déterminée par test-retest après un mois (r = .89, p < .001).

Le FIS affiche une bonne validité de construit lorsque comparé avec d'autres mesures avec lesquelles on s'attend à ce qu'il soit corrélé.

D'abord, deux études menées auprès de groupes dont l'âge moyen était de 19 ans et 18 ans (Descutner &Thelen, 1991) et une étude auprès d'un échantillon âgé de 35 à 55 ans (Doi & Thelen, 1993) fournissent des corrélations (r = .48, p < .005; r = .54, p < .005 et r = .53, p < .001) avec les scores obtenus au *Revised UCLA Loneliness Scale* de Russel, Peplau et Cutrona (1980). Les mêmes études démontrent des corrélations négatives avec le *Jourard Self-Disclosure Questionnaire* (Jourard, 1960) (r = -.55, p <.005; r = -.46, p < .005 et r = -.27, p < .001) et avec le *Miller Social Intimacy Scale* (Miller & Lefcourt, 1982) (r = -.60, p < .001; r = -.50, p < .001); cependant, lors de l'étude du groupe des 35-55 ans, seul le sous-groupe des hommes présentait une corrélation avec le MSIS (r = -.33, p < .01).

Descutner et Thelen (1991) ont eux aussi trouvé une corrélation positive (r = .37, p < .05) entre l'évaluation du niveau de peur de l'intimité de clients par leur thérapeute et le score de ces clients au FIS.

Doi et Thelen (1993) ont constaté auprès du groupe des 35-55 ans des corrélations positives entre le score au FIS et l'*Échelle d'anxiété sociale* de Leary

(1983) (r = .40, p < .001), l'*Inventaire d'anxiété de trait* (STAI) de Spielberger, Gorsuch, Lushene, Vagg et Jacobs (1983) (r = .49, p < .001) et une corrélation négative entre le FIS et le confort avec la proximité évalué par les répondants (r = -.59, p < .001).

En plus d'obtenir, auprès d'un groupe d'adolescents de 15 à 17 ans des deux sexes, des résultats similaires à ceux de Descutner et Thelen (1991) et de Doi et Thelen (1993) quant à la cohérence interne et la validité de construit du FIS, Sherman et Thelen (1996) ont constaté des corrélations négatives entre les scores au FIS et divers indicateurs comportementaux d'intimité et de satisfaction des sujets par rapport à leurs relations, tant amoureuses qu'avec un ami du même sexe.

Enfin, lors d'une étude visant à valider le FIS auprès de populations homosexuelles masculine et féminine, Greenfield et Thelen (1997) ont obtenu des corrélations positives avec le *UCLA Loneliness Scale* (r = .66 et r = .69, p < .007), l'inventaire d'anxiété de trait (STAI) (r = .56, p < .007) et négatives avec le *Jourard Self-Disclosure Questionnaire* (r = -.37 et r = -.45, p < .05).

L'adaptation québécoise du FIS utilisée pour la présente étude est une traduction de l'anglais américain au français, laquelle traduction a ensuite été révisée en collaboration avec un traducteur professionnel. La référence à une relation amoureuse (dating) de la version originale a été supprimée, et remplacée par « relation étroite », pour laisser aux sujets le choix quant au type de relation, amoureuse ou amicale, qui servira de référence à leurs réponses.

Lors de la présente expérimentation (N = 172), nous avons constaté un score moyen de 81.87 (83.48 pour les garçons; 80.96 pour les filles), soit des valeurs comparables à celles obtenues par Descutner et Thelen (1991) (M = 78.75; 81.90 pour les garçons; 76.10 pour les filles) et par Doi et Thelen (1993) (M = 79.58; 80.75 chez les garçons; 78.49 chez les filles). Les écart-types que nous avons observés (19.15 à 21.15) sont du même ordre de grandeur que ceux qu'ont obtenus les auteurs précités (19.43 à 23.77) et, comme eux, nous n'avons constaté aucune différence statistiquement significative entre les sujets masculins et féminins ($t(170) = 0.77$, $p > .05$).

Nous avons obtenu auprès de notre échantillon de 172 sujets un coefficient de cohérence interne (α = .92) équivalent à celui de la version originale.

On trouvera en appendice un exemplaire de l'adaptation québécoise du questionnaire FIS, auquel ont été ajoutés le titre du questionnaire et l'indication des items codés sur une échelle inversée.

Considérations sur la mesure de la différenciation

L'échelle hypothétique de différenciation de soi de Bowen, élaborée théoriquement pour illustrer les différences individuelles, n'a pas été conçue pour évaluer le niveau de différenciation des personnes ou des systèmes familiaux auxquels elles appartiennent.

Trois aspects principaux apparaissent importants dans le choix d'un instrument de mesure de la différenciation : 1) des indicateurs de la différenciation qui tiennent compte des différentes dimensions du concept, 2) la cible de la mesure (système familial complet, sous-système ou individu) et 3) le contexte de la mesure et la méthode de cueillette d'information utilisée.

Les indicateurs de la différenciation. Le concept de différenciation recouvre une dimension intrapsychique, l'habileté à distinguer et à coordonner son fonctionnement intellectuel et émotionnel, et une dimension interpersonnelle où l'enjeu consiste à maintenir des relations avec les autres tout en étant autonome et séparé d'eux psychologiquement.

Parmi les instruments de mesure recensés, seul l'*Inventaire de Différenciation de Soi* (DSI) de Skowron et Friedlander (1998), avec ses quatre échelles, tient compte de tous ces aspects. L'échelle de réactivité émotionnelle est utilisée comme indicateur de la dimension intrapsychique et celle de la position « JE » comme indicateur de séparation psychologique et d'individualisation. Les échelles de fusion et de coupure émotionnelle permettent de détecter l'intolérance à la séparation ou à l'intimité.

L'*Échelle de Différenciation de Soi* (DOSS) de Kear (1978; cité dans Greene, Hamilton & Rolling, 1986), de même que l'*Échelle de Différenciation dans le Système Familial* (DIFS) d'Anderson et Sabatelli (1992) mesurent la différenciation dans un contexte relationnel, sans toutefois offrir de sous-échelles pour chaque dimension. À l'inverse, le *Family of Origin Scale* (FOS) de

Hovestadt, Anderson, Piercy, Cochran et Fine (1985) évalue la santé psychologique de la famille d'origine sur dix sous-échelles qui couvrant implicitement les quatre grandes dimensions de la différenciation de soi.

Trois instruments évaluent uniquement la dimension de l'individualisation sans tenir compte de la dimension interpersonnelle : l'*Échelle du Niveau de Différenciation de Soi* (LDSS) de Haber (1990), le *Self Other Differentiation Scale* d'Olver, Aries et Batgos (1989) et *Test de Séparation Individuation à l'Adolescence* (SITA) de Levine, Green et Millon (1986). L'*Inventaire de Séparation Psychologique* (PSI) de Hoffman (1984) met l'accent sur quatre dimensions de l'indépendance (fonctionnelle, attitudinale, émotionnelle et conflictuelle) mais peut confondre la coupure émotionnelle avec l'individualisation. De même, le *Questionnaire sur l'Autorité Personnelle dans le Système Familial* (PAFS) de Bray, Williamson et Malone (1984) s'intéresse aux aspects de fusion, de triangulation et d'intimidation intergénérationnelle, mais pas à la coupure émotionnelle. L'*Échelle de Coupure Émotionnelle* (ECS) de McCollum (1991), quant à elle, n'évalue que cette dimension de la non-différenciation.

Enfin, l'*Échelle d'Évaluation de l'Adaptabilité et de la Cohésion Familiale* (FACES – III) d'Olson, Portner et Lavee (1985; cité dans Olson, 1988) évalue le degré de cohésion et d'adaptabilité au changement dans la famille, selon le postulat que des scores médians sur chacune de ces variables reflètent un fonctionnement familial sain. Ces deux variables recouvrent des construits

similaires à la différenciation, mais sont néanmoins des concepts distincts, ce qui disqualifie l'instrument pour la présente étude.

La cible de la mesure. La question de la cible de la mesure est complexe et dépend de l'objectif de la recherche. D'abord parce que Bowen utilise le terme *différenciation* pour décrire une propriété du système familial ou d'un sous-système relationnel, mais aussi pour qualifier le niveau de développement atteint par un individu.

Bien que la différenciation soit d'abord une propriété du système familial, Sabatelli et Bartle (1995) avancent qu'il est probable que les patterns relationnels diffèrent d'une relation à l'autre à l'intérieur du système familial, selon les besoins individuels et la trajectoire développementale de chacun des membres du système. Ce point de vue implique qu'on devrait éviter de conclure que les stratégies relationnelles sont généralisées à l'intérieur du système familial. Les relations entre les différents membres de la famille n'étant pas identiques, toute tentative de décrire le fonctionnement de l'ensemble de la famille risque de refléter le fonctionnement de certaines relations plutôt que d'autres. Ainsi, les relations dyadiques seraient l'unité d'analyse la plus pertinente pour étudier les stratégies de régulation des distances interpersonnelles à l'intérieur d'un système familial.

Pour Bowen, le triangle est l'unité de base des relations. Ce point de vue se défend bien dans une perspective clinique qui s'intéresse à des relations pathologiques où des tiers, présents ou absents, sont intégrés à la relation pour

réduire le stress vécu en le projetant vers un prétexte externe, moins menaçant. Cependant, lorsque deux personnes sont bien différenciées et n'ont pas d'énergie liée à un ou des tiers absents, il semble que la dyade soit l'unité de base de relations saines où deux individus autonomes se rencontrent.

Bartle, Anderson et Sabatelli (1989) rapportent des résultats différents selon que les enfants sont interrogés sur la façon dont leurs parents interagissent avec eux ou qu'ils décrivent comment leur père et leur mère agissent individuellement avec eux. La relation des enfants avec le sous-système parental n'est pas identique aux relations entretenues avec chacun des parents.

Anderson et Sabatelli (1990) soutiennent que toute tentative de mesure du construit de différenciation doit se baser sur l'examen des patterns d'interaction à l'intérieur des dyades afin de ne pas masquer les effets que le style de parentage du père et de la mère peuvent avoir sur le développement des adolescents. De même, pour éviter toute confusion quant au fonctionnement familial, il est préférable d'identifier clairement qui parle et qui est décrit, c'est-à-dire d'obtenir une information explicite plutôt que généralisée (Martin & Cole, 1993; cité dans Sabatelli & Bartle (1995).

Seuls trois des instruments recensés permettent de distinguer les relations avec le père des relations avec la mère : le DIFS d'Anderson et Sabatelli (1992), le PSI de Hoffman (1984) et l'ECS de McCollum (1991).

Le contexte de la mesure. La présente recherche porte sur les liens entre la différenciation et la peur de l'intimité d'une part, et sur les différences liées au sexe des adolescents ou de leurs parents d'autre part. Cette perspective implique l'utilisation d'instruments axés sur les relations interpersonnelles, quitte à renoncer à la dimension intrapsychique, et à écarter les instruments qui évaluent la différenciation globale dans le système familial sans permettre de distinguer les relations avec chacun des parents. Le DIFS permet d'obtenir un score de différenciation avec chacun des parents à l'aide de 22 items (2 x11) ou de 44 items (4 x 11). Le PSI de Hoffman, joint à l'ECS de McCollum qui compense les lacunes du premier quant à la coupure émotionnelle, totalise148 (2 x 69 + 2 x 5) items, ce qui triple la tâche des sujets. Le DIFS a été retenu pour faciliter la passation et favoriser un taux plus élevé de retour des questionnaires.

Enfin, se pose la question des diverses perspectives d'observation du fonctionnement de la famille. Bien que certains chercheurs soutiennent que les adolescents décrivent la dynamique de leur famille plus précisément que leurs parents (Callan & Noller, 1986; Noller & Callan, 1988), Bartle-Haring et Gavazzi (1996) soulignent qu'une perspective systémique se doit d'incorporer les points de vue de tous les membres du système. Les résultats des recherches divergent sur ce point. Les résultats d'une étude de Gavazzi, Goettler, Solomon et McKenry (1994) militent en faveur de la cueillette d'informations auprès de plusieurs sources : en comparant les points de vue de l'adolescent et de sa mère sur la différenciation dans leur relation, ils ont constaté que seul le point de vue

de la mère prédisait les comportements problématiques de l'adolescent et que seul le niveau de différenciation attribué par l'adolescent à la relation avec sa mère était corrélé significativement à une mesure de maturité psychosociale. Par contre, Bartle et Sabatelli (1995) rapportent des associations significatives entre l'individualisation des adolescents et leur niveau de différenciation, tant celui qu'ils s'attribuent eux-mêmes que celui que leur attribue chacun de leurs parents. En outre, Bartle-Haring et Gavazzi (1996) notent la convergence des points de vue des trois membres de la famille (père, mère et adolescent) quant aux relations de l'adolescent avec ses parents. Cette convergence, quoique modeste, alliée aux contraintes logistiques et aux aléas de la cueillette d'informations auprès de plusieurs sources, confirme la valeur du témoignage des adolescents comme une source d'informations valable.

Differentiation In the Family System : DIFS (Anderson & Sabatelli, 1992).

Cet instrument, un questionnaire à compléter par les sujets, mesure la différenciation dans le système familial. La différenciation est conceptualisée par les auteurs comme une variable relative aux interactions qui permettent aux individus de maintenir à la fois un sentiment de connexion émotionnelle et de support affectif et un sentiment de séparation et d'autonomie.

L'échelle comprend 11 items, décrivant des conduites d'un membre de la famille à l'égard d'un autre, cotés sur une échelle Likert à 5 niveaux selon la fréquence de la conduite décrite. L'instrument permet de mesurer le niveau de

différenciation dans différentes dyades, à partir des perceptions de l'un ou l'autre des membres de la dyade ou encore selon les perceptions d'un tiers. Un score élevé est l'indice d'une relation dyadique bien différenciée. Les formes réciproques du questionnaire (conduites de A envers B et conduites de B envers A) seront utilisées afin de déceler une éventuelle asymétrie à l'intérieur d'une même dyade; Sabatelli et Anderson (1991) ont cependant noté que les comportements de différenciation évalués au moyen du DIFS tendent à être perçus comme réciproques à l'intérieur d'une dyade.

La version originale anglophone du DIFS présente une bonne cohérence interne, avec des coefficients alpha variant de .84 à .94 (Anderson & Sabatelli, 1992). La validité de construit du DIFS est soutenue par plusieurs études montrant des corrélations dans la direction attendue avec diverses variables; l'énumération suivante n'est pas exhaustive.

D'abord, en ce qui a trait aux indices de développement, Gavazzi, Goettler, Solomon et McKenry (1994) obtiennent une corrélation ($r = .39$, $p < .01$) entre les scores au DIFS des adolescents et leur niveau de maturité psychosociale évalué à l'aide du *PsychoSocial Maturity* de Greenberger et Sorensen (1974). Bomar et Sabatelli (1996) confirment que des scores plus élevés au DIFS sont associés à un niveau plus élevé de maturité psychosociale, tant chez les garçons que chez les filles. Avec la version précédente du DIFS, le FSDS (*Family System Differentiation Scale*) qui comporte deux items de plus, Bartle et Sabatelli (1989) observent des corrélations ($r = .24$ à $.28$, $p < .05$ pour

les garçons; r = .34 à .38, p< .001 pour les filles) avec les scores au EPSI (*Erikson Psychosocial Stage Inventory*) de Rosenthal, Gurney et Moore (1981).

Ensuite, en termes de fonctionnement affectif, Sabatelli et Anderson (1991) constatent des corrélations négatives entre les scores obtenus au DIFS pour les relations père-adolescent, mère-adolescent et parents-adolescents et des mesures de dépression (r = -.39 à -.44, p < .001) et d'anxiété (r = -.30 à -.43, p < .001). De plus, les scores au DIFS sont liés à la qualité du fonctionnement personnel et familial rapporté par l'adolescent, de même qu'au support familial perçu (Anderson & Sabatelli, 1992). En outre, les coalitions intergénérationnelles détectées à l'aide du DIFS sont associées à des niveaux plus élevés de dépression et d'anxiété (Sabatelli & Anderson, 1991).

Quant à l'aspect comportemental, Gavazzi et al. (1994) notent une corrélation négative substantielle (r = -.51, p < .01) entre la différenciation attribuée par la mère à la relation avec son adolescent et les conduites problématiques de l'adolescent selon le CBCL (*Child Behavior Check List*) d'Achenbach et Edelbrock (1983). Selon Gavazzi (1994), le fonctionnement problématique de l'adolescent mesuré à l'aide du CBCL est corrélé négativement avec la différenciation d'avec le père (r = -.47, p < .01) et la différenciation d'avec la mère (r = -.46, p < .05); l'effet combiné de la différenciation d'avec le père et la mère expliquerait 22% de la variance des comportements problématiques de l'adolescent.

Enfin, le score au DIFS aurait permis de distinguer une population clinique de femmes boulimiques d'une population normale (Bower, 1990, cité dans Anderson & Sabatelli, 1992).

L'adaptation québécoise du DIFS utilisée pour la présente étude est une traduction de l'anglais américain au français, laquelle traduction a ensuite été révisée en collaboration avec un traducteur professionnel. Nous avons utilisé l'échelle DIFS sous quatre formes (4 sous-échelles) pour lesquelles nous avons obtenu les coefficients de cohérence interne suivants (N = 172) :

- DIFAP : les conduites relationnelles de l'adolescent face à son père (α = .83)
- DIFPA : les conduites relationnelles du père face à l'adolescent (α = .89)
- DIFAM : les conduites relationnelles de l'adolescent face à sa mère (α = .85)
- DIFMA : les conduites relationnelles de la mère face à l'adolescent (α = .88)

Les intercorrélations obtenues entre les scores des sujets aux quatre sous-échelles sus-mentionnées sont très proches de celles obtenues avec la version originale américaine. Ainsi, pour l'ensemble des sujets, les corrélations obtenues sont de .75 (p<.001) pour la dyade mère-adolescent et .71 (p<.001) pour la dyade père-adolescent, comparativement aux coefficients de .70 et .71 obtenus par Sabatelli et Anderson (1991).

Chez les filles, les corrélations entre les conduites réciproques sont de .76 (p < .001) pour la dyade mère-fille et de .75 (p < .001) pour la dyade père-fille,

tandis que chez les garçons, les corrélations entre les conduites réciproques sont de .73 ($p < .001$) pour la dyade mère-fils et de .67 ($p < .001$) pour la dyade père-fils; Bartle-Haring (1997) avait constaté des corrélations variant de .74 à .75 pour chacun des quatre types de dyade possibles.

La similarité de ces résultats quant à la réciprocité des conduites différenciées à l'intérieur de chaque dyade confirme l'équivalence de l'adaptation québécoise et de la version originale du DIFS.

Aux fins de la présente étude, toutes les conduites relationnelles, tant celles du sujet envers ses parents que celles de ses parents envers lui, sont rapportées par le sujet adolescent. Ce choix méthodologique, qui favorise l'obtention d'un échantillon plus nombreux, se fonde sur le constat que les parents auraient tendance à surestimer les caractéristiques socialement désirables du fonctionnement de leur famille plus que les adolescents (Callan & Noller, 1986; Olson et al., 1983; cités dans Noller & Callan, 1988); en outre, l'évaluation par les adolescents du fonctionnement familial et des interactions dans la famille serait en général plus semblable à celle d'observateurs externes que celle de leurs parents (Noller & Callan, 1988).

On trouvera en appendice un exemplaire des quatre formes de l'adaptation québécoise du questionnaire DIFS, auquel ont été ajoutés le titre du questionnaire et l'indication des items codés sur une échelle inversée.

Ordre de présentation

Pour la présente étude, les instruments de mesure étaient présentés selon la séquence suivante :

- Questionnaire sociométrique
- DIFS : Conduites relationnelles du père envers l'adolescent (DIFPA)
- DIFS : Conduites relationnelles de la mère envers l'adolescent (DIFMA)
- FIS : Peur de l'intimité
- DIFS : Conduites relationnelles de l'adolescent envers son père (DIFAP)
- DIFS : Conduites relationnelles de l'adolescent envers sa mère (DIFAM).

Résultats

Données recueillies

Peur de l'intimité

Les scores obtenus au FIS varient de 38 à 143 avec une moyenne de 81.87 (83.48 pour les garçons; 80.96 pour les filles) et un écart-type de 20.52 (19.13 pour les garçons et 21.30 pour les filles), sur une étendue d'échelle de 35 à 175. Aucune différence significative n'apparaît entre les sexes ($t(170) = .77$, $p > .05$).

Différenciation dans le système familial

Les moyennes des scores à chacune des quatre sous-échelles du DIFS varient dans une fourchette réduite de 7.85 à 8.49 sur une étendue d'échelle de 2 à 10, ce dont fait état le Tableau 2 tant pour l'ensemble des sujets que pour les garçons et les filles séparément.

Seule la sous-échelle DIFAM présente une différence significative entre garçons et filles: les conduites des filles envers leur mère seraient plus différenciées que celles des garçons (écart = .51, $t(170) = 2.74$, $p < .01$).

L'étude des différences de moyennes entre les quatre sous-échelles du DIFS (Tableau 3) montre des différences significatives au seuil de .001 entre le niveau de différenciation des conduites des filles envers leur père et leur mère et le niveau de différenciation qu'elles perçoivent dans les conduites de leurs parents envers elles : elles perçoivent leurs propres conduites comme plus différenciées que celles de l'un ou l'autre de leurs parents envers elles-

Tableau 2

Moyenne des Scores aux Quatre Sous-Échelles du DIFS

	Tous N = 172		Garçons N = 62		Filles N = 110	
Sous-Échelle	M	ÉT	M	ÉT	M	ÉT
DIFPA	7.88	1.40	7.93	1.27	7.85	1.47
DIFAP	8.20	1.16	8.03	1.25	8.30	1.01
DIFMA	8.11	1.31	7.91	1.34	8.22	1.29
DIFAM	8.30	1.20	7.98	1.31	8.49	1.09

mêmes (DIFAP – DIFPA = .45, $t(109) = 4.91$; DIFAM – DIFMA = .27, $t(109) = 3.28$) alors que, chez les garçons, on ne note aucun écart significatif.

De même, les filles distinguent une légère différence entre les conduites qu'elles adoptent face à leur mère et celles, à peine moins différenciées, qu'elles ont envers leur père (DIFAM – DIFAP = .19, $t(109) = 2.23$, $p < .05$). Elles reconnaissent à leur mère des conduites un peu plus différenciées envers elles que celles de leur père (DIFMA – DIFPA = .37, $t(109) = 2.80$, $p < .01$). Chez les garçons, les différences perçues sont encore une fois inexistantes.

Tableau 3

Différences de Moyenne entre les Sous-Échelles du DIFS

	Tous N = 172		Garçons N = 62		Filles N = 110	
Sous-Échelles	Écart	*t*	Écart	*t*	Écart	*t*
DIFAP – DIFPA	.32	4.28***	.10	.79	.45	4.91***
DIFAM – DIFMA	.19	2.83**	.07	.55	.27	3.28***
DIFAM – DIFAP	.10	1.60	-.05	.61	.19	2.23*
DIFMA – DIFPA	.23	2.28*	-.02	.12	.37	2.80**

*$p < .05$. **$p < .01$. ***$p < .001$.
dl = 171.

Élaboration des variables composées.

Pour attribuer un niveau de différenciation à chacune des deux dyades d'intérêt, nous avons multiplié les scores aux sous-échelles DIFAP x DIFPA pour obtenir le niveau de différenciation DIFPÈRE de la relation père-adolescent et les scores DIFAM x DIFMA pour obtenir le niveau de différenciation DIFMÈRE de la relation mère-adolescent, sur une étendue d'échelle de 4 à 100.

La multiplication des scores plutôt que leur addition est suggérée par Sabatelli et Anderson (1991) afin de tenir compte d'éventuelles relations dyadiques asymétriques et leur attribuer un niveau de différenciation plus faible. Par exemple, une dyade où les deux partenaires auraient un score de 6 au DIFS

sera considérée comme mieux différenciée et obtiendra un score combiné de 6 x 6 = 36 alors qu'une dyade où les partenaires auraient des scores respectifs de 2 et 10, considérée comme moins bien différenciée, obtiendra un score combiné de 2 x 10 = 20 et ce, même si les sommes des scores sont toutes deux de 12 = 6 + 6 = 2 + 10.

Pour l'ensemble de l'échantillon, le niveau de différenciation de la relation avec la mère (M = 68.52, ÉT = 18.69) est plus élevé ($t(171) = 3.29$, $p < .05$) que celui de la dyade père-adolescent (M = 65.78, ÉT = 18.87. Cette différence semble attribuable aux filles puisqu'on ne note pas d'écart significatif chez les garçons (DIFPÈRE = 64.68, ÉT = 18.87; DIFMÈRE = 64.36, ÉT = 19.23). Chez les filles, par contre, la différenciation d'avec la mère (DIFMÈRE = 70.87, ÉT = 18.05) est plus élevée ($t(109) = 2.85$, $p < .01$) que la différenciation d'avec le père (DIFPÈRE = 66.39, ÉT = 19.39).

La différenciation des filles d'avec leur mère (DIFMÈRE = 70.87) est significativement plus élevée ($t(170) = 2.22$, $p < .05$) que celle des garçons (DIFMÈRE = 64.36) alors que l'écart de la différenciation des garçons et des filles d'avec leur père n'est pas significatif ($t(170) = .57$, $p > .05$).

Les scores DIFPÈRE et DIFMÈRE ont ensuite été combinés, toujours par multiplication, puis ramenés sur une échelle de 4 à 100, afin d'obtenir un niveau de différenciation global de l'adolescent d'avec ses parents DIFPAREN. La moyenne de l'ensemble des sujets est de 47.44 avec un écart-type de 23.47 et il

n'y a pas de différence ($t(170) = 1.29$, $p > .05$) entre les filles (DIFPAREN = 49.18, ÉT = 23.40) et les garçons (DIFPAREN = 44.37, ÉT = 23.47).

Vérification des hypothèses

La première hypothèse stipule que les sujets présentant un niveau de différenciation élevé auront moins peur de l'intimité que les sujets ayant un niveau de différenciation plus faible.

Pour l'ensemble des sujets de l'étude (N = 172), une corrélation négative de -.32 ($p < .001$) entre la peur de l'intimité (FIS) et la différenciation d'avec leurs parents (DIFPAREN) supporte l'hypothèse. Les corrélations obtenues entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec le père (DIFPÈRE) ($r = -.30$, $p < .001$) de même qu'entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec la mère (DIFMÈRE) ($r = -.31$, $p < .001$) laissent croire que l'influence des relations avec le père et avec la mère sont équivalentes quant au développement de la capacité d'intimité chez les adolescents. Le Tableau 4 résume les corrélations obtenues.

Lorsque l'échantillon est fractionné entre garçons et filles, les écarts entre les corrélations obtenues par les garçons et celles obtenues par les filles n'atteignent pas le seuil de .05.

Tableau 4

Corrélations entre la Peur de l'Intimité et la Différenciation d'avec les Parents

Variables	Tous les sujets N = 172	Garçons N = 62	Filles N = 110
FIS, DIFPAREN	-.32***	-.47***	-.24*
FIS, DIFPÈRE	-.30***	-.47***	-.22*
FIS, DIFMÈRE	-.31***	-.42***	-.24*

* $p < .05$. ***$p < .001$.

Suite au constat des moyennes élevées au DIFS, l'examen des données révèle que 16 sujets (11 filles et 5 garçons), soit environ 10% de l'échantillon, ont obtenu un score maximal à l'une ou l'autre des sous-échelles. Cette saturation remet en cause la distribution normale des résultats. Toutefois, 12 des 16 sujets qui saturent au sommet de l'échelle de différenciation obtiennent des scores inférieurs à la moyenne sur l'échelle FIS de peur de l'Intimité. On peut en déduire que la corrélation négative obtenue serait légèrement plus élevée si le maximum de l'échelle de différenciation était haussé pour éviter la saturation.

La deuxième et la troisième hypothèse portent sur les différences entre garçons et filles quant aux relations entre la peur de l'intimité et leur différenciation d'avec chacun de leurs parents.

Les garçons et les filles constituant des échantillons distincts, nous avons testé les différences entre les coefficients de corrélation à l'aide de la transformation de Fisher. Le Tableau 5 présente les résultats des tests de différence entre les deux sexes pour la corrélation entre la peur de l'intimité et chacune des sous-échelles de différenciation ainsi que les trois échelles composées DIFPÈRE, DIFMÈRE et DIFPAREN.

Étant donné que nous avons opté pour la formulation d'hypothèses nulles puisque nous ne pouvions raisonnablement présumer de la direction d'éventuelles différences, ce sont des seuils de tests bidirectionnels ($Z = 1.96$, $p = .05$) qui devraient s'appliquer aux tests de différence. Selon ce critère, les garçons et les filles diffèrent sur une seule corrélation, soit entre leur peur de l'intimité et leurs conduites relationnelles envers leur père (DIFAP) ($Z = 2.10$, $p < .05$).

Toutefois, cette étude étant exploratoire, nous avons constaté que tous les coefficients de corrélation présentés au Tableau 5 sont plus élevés chez les garçons que chez les filles. Un test unidirectionnel peut alors nous indiquer lesquels de ces écarts observés sont significatifs. Selon ce critère ($Z = 1.64$, $p = .05$), la corrélation entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec le père (DIFPÈRE) est plus élevée chez les garçons que chez les filles ($Z = 1.76$, $p < .05$).

Tableau 5

Différences de Corrélations entre Garçons et Filles

Variables	Garçons	Filles	Z
FIS, DIFPÈRE	-.47***	-.22*	1.76[a]
FIS, DIFMÈRE	-.42***	-.24*	1.25
FIS, DIFPAREN	-.47***	-.24*	1.63
FIS, DIFAP	-.48***	-.18	2.10[b]
FIS, DIFPA	-.38**	-.21*	1.15
FIS, DIFAM	-.46***	-.24*	1.55
FIS, DIFMA	-.32*	-.20*	.80

[a] Différence significative, test unidirectionnel, $p < .05$

[b] Différence significative, test bidirectionnel, $p < .05$

* $p < .05$. ** $p < .01$. ***$p < .001$.

La quatrième et la cinquième hypothèse stipulent qu'il n'y a pas d'écart entre l'influence de la différenciation d'avec le père et celle de la différenciation d'avec la mère sur la peur de l'intimité des adolescents filles et garçons.

Puisque ce sont les mêmes sujets, garçons et filles, qui ont complété les sous-échelles du DIFS pour obtenir les scores composés DIFPÈRE et DIFMÈRE, les échantillons ne peuvent être considérés comme indépendants. Le

t-test de Hotelling (1940, cité dans Guilford, 1965) n'indique aucune différence significative entre le père et la mère quant aux coefficients de corrélation entre la peur de l'intimité et la différenciation, tant pour les garçons (t = .69, p>.05) que pour les filles (t = .24, p > .05).

Discussion

Ce chapitre comporte trois parties. La première est une analyse des scores obtenus par les sujets sur chacune des deux variables à l'étude. Dans la seconde partie, les résultats obtenus sont discutés en fonction de chacune des hypothèses et à la lumière de la théorie et des plus récentes recherches sur le sujet. D'entrée de jeu, il faut préciser que la documentation relative à la peur de l'intimité est peu abondante, ce concept étant opérationnalisé depuis moins d'une décennie; le concept de différenciation, bien que plus documenté, offre un support empirique disparate, vraisemblablement à cause de la multiplicité des conceptualisations et des instruments de mesure employés. En outre, peu d'études examinent les relations entre l'intimité avec les pairs et la différenciation d'avec les parents, ce qui limite les références permettant d'expliquer les résultats. La troisième partie souligne les forces et les limites de la présente étude et propose des pistes de recherche.

Analyse des mesures obtenues

Différenciation de soi

Les études récentes ne révèlent pas de différences entre les garçons et les filles tant sur la différenciation (Gavazzi, 1993) que sur l'autorité personnelle, l'intimidation intergénérationnelle et l'individualisation (Henry & Hampton, 1992). Les résultats confirment cette similitude entre les sexes pour la différenciation d'avec le père; par contre, les filles seraient légèrement plus différenciées d'avec leur mère que les garçons ($t(170) = 2.22$, $p < .05$). Cette différence est attribuable à la sous-échelle DIFAM : les conduites des filles envers leur mère

seraient plus différenciées que celles des garçons ($t(170) = 2.74$, $p < .01$). En outre, les filles seraient plus différenciées d'avec leur mère que d'avec leur père ($t(109) = 2.85$, $p < .01$). Ces résultats vont à l'encontre des idées reçues et des conceptions traditionnelles de l'identité des filles, voulant qu'elles soient modelées sur leur mère.

Le fait que les filles soient plus différenciées d'avec leur mère que les garçons pourrait s'expliquer par leur relation continue avec elle; elles auraient l'occasion de régler plus tôt les enjeux de différenciation d'avec leur mère alors que les garçons, qui doivent s'en dissocier comme modèle afin d'adopter un rôle masculin, sont contraints à une certaine coupure émotionnelle et reportent à plus tard la résolution des enjeux affectifs avec leur mère. C'est aussi cette relation sans coupure des filles avec leur mère qui favoriserait une plus grande différenciation que celle qu'elles ont avec leur père. Cette explication est supportée par l'étude de Pastorino, Dunham, Kidwell, Bacho et Lamborn (1997) qui constatent empiriquement que les trajectoires développementales des garçons et des filles diffèrent quant à leur séquence : les garçons développent d'abord leur identité sur le plan idéologique et plus tard sur le plan interpersonnel tandis que les filles se définissent d'abord sur le plan interpersonnel et plus tard sur le plan idéologique. Cette inversion de la séquence s'expliquerait par le fait que les garçons, dans un contexte de dissociation d'avec leur mère, compenseraient la césure affective en s'investissant plus tôt sur le plan rationnel tandis que les filles, dans le contexte d'une relation continue avec leur mère,

poursuivraient d'abord leur développement sur le plan interpersonnel, leur indépendance idéologique survenant plus tard.

Enfin, cette différenciation par rapport à la mère plus élevée chez les filles, reconnues comme plus axées sur les relations, suggère que l'instrument de mesure utilisé (DIFS) répond aux réserves féministes selon lesquelles l'aspect relationnel de la différenciation était négligé.

Peur de l'intimité

Dans la documentation, les observations divergent quant à l'existence de différences entre les sexes concernant l'intimité.

Selon la plupart des auteurs consultés, les filles manifestent une propension à l'intimité plus élevée que celle des garçons et ce, tout au long de l'adolescence. Cooper et Grotevant (1987) suggèrent qu'en général les filles attendent et expérimentent plus d'intimité que les garçons, tant en amitié que dans les relations amoureuses. L'étude de Sharabany, Gershoni et Hofman (1981) montre qu'au début de l'adolescence les filles développent un plus haut niveau d'intimité avec leurs amis des deux sexes que les garçons; cette différence persiste à la fin de l'adolescence, surtout dans les relations amoureuses (Fisher, 1981). À l'adolescence, les filles se dévoilent plus que les garçons dans leurs amitiés (Hendrick, 1995; Shulman, Laursen, Kalman & Karpovsky, 1997); toutefois, une revue des études révèle que ces différences, bien que persistantes, sont minimes (Dindia & Allen, 1992).

À la fin de l'adolescence, les filles dépassent les garçons quant à l'intimité sur les plans affectif, social, intellectuel et récréationnel, bien qu'il n'y ait pas de différence entre eux quant à l'intimité sexuelle (Thelen, Vander Wal, Thomas & Harmon, 2000). Étonnamment, Mc Cabe (1999) constate, chez les jeunes adultes de 10 ans plus âgés, que les femmes dépassent les hommes quant à l'intimité sexuelle; toutefois, elle ne relève pas de différence d'intimité entre les sexes sur les plans affectif, social, intellectuel et récréationnel.

Hill et Stull (1987) notent que le dévoilement de soi dans les relations avec l'autre sexe se situe généralement entre le niveau de dévoilement élevé des filles entre elles et le niveau de dévoilement plus faible des garçons entre eux. Dans les relations hétérosexuelles, le dévoilement plus élevé des filles faciliterait celui des garçons et la résistance masculine au dévoilement inhiberait celui de leurs compagnes, ce qui réduirait les différences entre les sexes.

En ce qui concerne la peur de l'intimité, les résultats ne montrent aucune différence entre les sexes et contredisent les nombreuses différences relevées dans la documentation relative à l'intimité. Cependant, ils corroborent ceux de Descutner et Thelen (1991) et de Doi et Thelen (1993) qui ne constatent pas de différence entre les sexes quant à la peur de l'intimité. Cette similitude s'explique d'abord par l'utilisation du même instrument de mesure (FIS), puis par le caractère neutre de l'instrument, ce qui atténue les biais liés aux rôles sexuels. De plus, ce résultat est cohérent avec le double constat que la répartition des styles d'attachement est équivalente chez les deux sexes (Ainsworth et al, 1978)

et que la peur de la proximité est liée plus fortement au style d'attachement évitant qu'au style sécurisé (Shaver, Hazan, & Bradshaw, 1988).

Cependant, Thelen et al. (2000) constatent une peur de l'intimité plus élevée chez leurs sujets masculins de 19 ans, une différence qui serait selon eux rendue perceptible grâce à la grande taille de leur échantillon. Leurs résultats montrent que la peur de l'intimité des filles est un meilleur prédicteur de la rupture de la relation six mois plus tard. Le fait que leurs sujets ont été recrutés en couple pourrait expliquer la différence mesurée par un biais de sélection : ce seraient les filles qui craignent moins l'intimité qui seraient en couple tandis que celles qui craignent plus l'intimité n'auraient pas été recrutées parce que célibataires.

Outre le fait qu'il est risqué d'inférer l'état d'une variable à partir de mesures négatives, deux pistes peuvent apporter une explication à l'apparente contradiction entre la plus grande intimité manifestée par les filles et le fait qu'elles ne diffèrent pas des garçons quant à la peur de l'intimité. D'une part, il importe de distinguer les aspects qualitatif et quantitatif : les écarts d'intensité de l'intimité vécue par les adolescents sont indépendants de la proportion de garçons et de filles qui craignent l'intimité. En effet, une proportion égale de garçons et de filles peuvent être ouverts à se dévoiler et le font à l'intérieur des limites qui leur sont propres, c'est-à-dire dans la mesure où ils connaissent leur monde affectif. Or il appert que les femmes sont plus conscientes de leurs émotions et les articulent d'une manière plus complexe que les hommes (Barret

et al., 2000), d'où leur dévoilement plus élaboré. D'autre part, la plupart des recherches sur l'intimité datent d'une vingtaine d'années ou plus. Alors que Jourard (1974) attribue le dévoilement moindre des hommes au rôle sexuel masculin, les stéréotypes liés aux rôles sexuels semblent s'être assouplis et diverses conduites ne sont plus l'apanage d'un seul sexe, tant sur les plans professionnel et social que dans les rôles parentaux. L'apparition de nouveaux modèles plus androgynes pourrait permettre aux garçons de moins se cantonner dans une réserve affective autrefois présentée comme un idéal de virilité, tout comme elle permet aux filles de s'affirmer hors du cercle familial. Toutefois, Dindia et Allen (1992) relèvent que, dans l'ensemble, les différences sexuelles quant au dévoilement de soi n'ont pas changé entre 1960 et 1989.

Discussion des hypothèses

Différenciation et peur de l'intimité

Les résultats supportent l'hypothèse d'une corrélation négative entre la différenciation des adolescents d'avec leurs parents et leur peur de l'intimité (r = -.32, p <.001) et ce, tant pour les garçons (r = -.47, p <.001) que pour les filles (r = -.24, p <.05). Bien que cette corrélation atteigne un seuil de signification plus élevé chez les sujets masculins malgré un échantillon moins nombreux, la différence entre les deux coefficients n'atteint pas le seuil de .05.

Ce résultat concorde avec les recherches recensées sur des variables apparentées. Les scores au DIFS corrèlent avec la maturité psychosociale des adolescents (Gavazzi et al., 1994). Bomar et Sabatelli (1996) constatent que la

différenciation parent-adolescent, de même que la différenciation entre les parents, est corrélée avec la maturité psychosociale et la compétence sociale des jeunes. L'étude de Descutner et Thelen (1991) montre que les sujets androgynes, donc différenciés par rapport aux rôles sexuels, ont moins peur de l'intimité que les sujets de type masculin ou indifférencié; lorsque l'échantillon est fractionné, la même relation se vérifie pour les filles mais l'échantillon masculin était trop faible pour établir une différence entre les sujets androgynes et les autres.

Selon Kerr et Bowen (1988), une personne bien différenciée peut maintenir un sens clair de son identité avec un minimum de réactivité aux émotions des autres. Si on considère la réactivité émotionnelle comme un indicateur négatif de la différenciation, les résultats de cette recherche supportent les travaux de Bartle-Haring et Sabatelli (1997). Ils démontrent que la réactivité émotionnelle envers les parents est reliée négativement à la compétence interpersonnelle, tant en amitié qu'en amour, sans égard au sexe des adolescents. Une réactivité émotionnelle élevée dans la famille est liée à des difficultés plus grandes dans les relations extra-familliales. En outre, chez les garçons, l'absence de réactivité émotionnelle envers les parents est le facteur qui explique le mieux la confiance dans les relations intimes (Bartle, 1996).

Différences liées au sexe

Deux différences entre les garçons et les filles émergent de nos données; ces deux écarts invalident la seconde hypothèse et sont liés au père. La

corrélation négative entre la peur de l'intimité des garçons et la différenciation d'avec leur père (r = -.47, p <.001) est plus forte (Z = 1.76, p <.05) que celle observée chez les filles (r = -.22, p <.05). Cet écart est attribuable à la sous-échelle DIFAP : la peur de l'intimité des garçons est plus liée (Z = 2.10, p <.05) à la différenciation de leurs propres conduites envers leur père que chez les filles.

La corrélation obtenue chez les garçons est du même ordre que celle observée par Naus et Theis (1995) entre la peur de l'intimité des jeunes hommes et l'affirmation de leur père. Dans cette étude, la peur de l'intimité est mesurée avec le FIS et l'affirmation du père avec le *Relationship Inventory* de Barret-Lennard (1978; cité dans Naus & Theis, 1994) : ce sont les sujets qui évaluent les sentiments et les conduites de leur père envers eux. Naus et Theis (1995) notent qu'aucun de leurs sujets ne définit la masculinité ou la féminité en termes traditionnels. Cependant, Scheffler et Naus (1999) obtiennent un coefficient de corrélation similaire chez les filles avec les mêmes instruments, ce qui va à l'encontre de la différence observée dans la présente étude.

Harvey, Curry et Bray (1991) relèvent que la nature de l'intimité avec le père explique une faible proportion supplémentaire de la variance de l'intimité des jeunes avec leurs pairs, alors que l'intimité avec la mère n'y est pas liée. Leur échantillon d'adolescents de 18 ans n'étant pas fractionné entre garçons et filles, l'étude ne précise pas si ce lien plus élevé avec la relation au père est l'apanage des garçons.

Enfin, cette différence de corrélation entre garçons et filles en ce a trait à la peur de l'intimité et la différenciation d'avec le père s'oppose aux résultats de Bomar et Sabatelli (1996); ils observent des liens plus forts entre le développement psychosocial de l'adolescent et sa relation avec le parent de sexe opposé à la fin de l'adolescence.

Cet écart entre les sujets masculins et féminins, qui diverge des résultats publiés, est difficile à expliquer. Bien sûr, le rôle parental accru des pères peut expliquer des différences avec des études moins récentes; mais cet effet devrait être limité puisque les résultats cités datent de 10 ans et moins. L'âge moyen de nos sujets (17,7 ans) s'insère dans la fourchette de 17 à 21 ans où se situent les sujets des recherches citées; seul l'âge des sujets féminins de l'étude de Scheffler et Naus (1999) est plus élevé (20 à 24 ans). Cette différence d'âge pourrait être liée à la relation plus forte entre la peur de l'intimité de ces jeunes femmes et leur différenciation d'avec leur père que celle de nos sujets féminins, mais le mécanisme reste inconnu. La traduction du questionnaire pourrait être en cause, de même que des différences socio-culturelles entre les sujets québécois francophones et canadiens anglophones.

En ce qui a trait aux liens entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec la mère, l'écart entre les coefficients de corrélation n'atteint pas le seuil de signification; toutefois, sa valeur permet de croire que la différence entre garçons et filles pourrait apparaître significative avec un échantillon de plus grande taille.

Enfin, les résultats ne montrent aucune différence entre les parents concernant l'influence de leur différenciation avec l'adolescent sur sa peur de l'intimité. Ce maintien de l'hypothèse nulle est en accord avec l'approche systémique, selon laquelle c'est la famille qui affiche un niveau de différenciation global; aucune distinction n'est faite entre les influences respectives des deux parents. Toutefois, Bomar et Sabatelli (1996) relient empirequement une faible maturité psychosociale des garçons à une relation mère-fils problématique.

Forces et limites de l'étude

La présente étude est l'une des premières à notre connaissance à explorer les liens entre la peur de l'intimité et la différenciation d'avec les parents. Le constat de relations entre la peur de l'intimité et la différenciation ouvre des perspectives quant à la compréhension de la peur de l'intimité et à son traitement. En effet, l'expérimentation de Griffin et Apostal (1993) confirme l'hypothèse de Bowen selon laquelle une augmentation prolongée du niveau fonctionnel de différenciation pourrait accroître le niveau de base; ainsi, une intervention thérapeutique qui augmenterait la différenciation pourrait réduire la peur de l'intimité.

Une autre force de cette étude réside dans le fait de tester séparément les relations des garçons et des filles avec chacun de leurs parents afin de déceler les influences potentiellement différentes du père et de la mère sur le mode

relationnel de leurs adolescents. Toutefois, certaines limites s'appliquent aux résultats obtenus.

D'abord, l'échantillon retenu, recruté parmi des étudiants de cégep, n'est pas nécessairement représentatif de la population en général. Il n'inclut pas de jeunes du même âge qui ont terminé ou abandonné leurs études, ce qui peut avoir entraîné à la hausse les mesures de différenciation puisqu'une faible différenciation est associée à la difficulté d'adaptation au collège (Teyber, 1983; Fleming & Anderson, 1986). Le fait que les étudiants sollicités conservaient la liberté de répondre ou non au questionnaire est aussi une source de biais incontournable : le questionnaire FIS, fondé sur le dévoilement de soi, peut avoir rebuté les sujets qui craignent l'intimité. À cet égard, le taux de réponse des garçons, à peine 75% de celui des filles, est préoccupant; il convient d'interpréter avec prudence l'absence de différences entre les sexes quant à la peur de l'intimité. Ces deux sources de biais restreignent la variabilité des scores sur les deux variables étudiées.

L'échantillon recruté en région et culturellement homogène n'est probablement pas représentatif d'une population urbaine multi-ethnique, ce qui restreint les possibilités de généraliser les résultats. Enfin, un échantillon de plus grande taille aurait permis d'augmenter la puissance statistique des analyses et d'explorer certaines hypothèses avec plus de précision.

En ce qui concerne la cueillette des données, le choix d'effectuer les mesures au moyen d'un questionnaire en limite la portée. D'une part, des biais

liés à la désirabilité sociale rendent l'auto-cotation des conduites moins fiable que ne le seraient des observations comportementales. D'autre part, bien que le point de vue de l'adolescent sur sa famille soit considéré comme plus fiable que celui de ses parents (Noller & Callan, 1988), un risque de biais est associé à l'usage d'une source d'information unique.

Pour ce qui est des mesures elles-mêmes, il aurait été utile de disposer d'un instrument qui distingue les tendances à l'autonomie et au rapprochement. En effet, une mesure globale de la différenciation ne permet pas de déterminer si un score moyen correspond à une tolérance élevée à l'individualité et une tolérance faible à l'intimité ou vice versa; de plus, ce score moyen peut correspondre à une tolérance moyenne aux deux aspects. Un instrument qui distinguerait la séparation émotionnelle et la capacité de maintenir des relations affectives permettrait d'explorer si la peur de l'intimité de l'adolescent est davantage liée à la fusion ou à la coupure émotionnelle.

Enfin, pour mesurer efficacement le niveau de différenciation, c'est-à-dire le niveau de base , il faudrait s'assurer que l'anxiété soit assez présente et forte pour éliminer l'effet du niveau fonctionnel de différenciation (Gavazzi & Sabatelli, 1990), ce qui, en plus des problèmes d'éthique, est difficile à réaliser au moyen d'un questionnaire sur papier.

Suivant la suggestion de Sabatelli et Anderson (1991), nous avons obtenu les variables composées DIFPERE, DIFMERE et DIFPAREN en multipliant les scores des sous-échelles du DIFS. Or Bartle-Haring, Kenny et Gavazzi (1999)

font remarquer que la multiplication des scores multiplie aussi l'erreur. Nous avons donc repris le calcul des variables composées en additionnant les scores : les résultats des tests de différence demeurent inchangés et aucune corrélation ne varie de plus de .01.

Étant donné que cette étude est corrélationnelle, les résultats ne permettent pas d'inférer de liens de causalité : les influences entre les variables peuvent être bidirectionnelles. En outre, les résultats ne tiennent pas compte de la fratrie des sujets ni d'autres personnes avec qui ils peuvent entretenir des contacts privilégiés. Perosa, Perosa et Tam (1996) soulignent que, selon les études, les variables familiales expliquent seulement de 14% à 24% de la variance du développement de l'identité. Ainsi, plusieurs autres facteurs peuvent influer sur les variables et leurs relations.

Enfin, l'usage d'un construit aussi complexe que la différenciation, à la fois une variable individuelle et une propriété d'un système relationnel, exige des précautions lors de l'interprétation des résultats. Les nombreux instruments de mesure reflètent des conceptions disparates et souvent tronquées de la différenciation, ce qui entraîne un risque élevé de confondre des aspects différents en comparant des résultats qui partagent la même appellation. La rareté des études relatives à ce sujet amène à discuter les résultats à la lumière de recherches qui portent sur des variables apparentées sans être équivalentes.

En terminant, nous dégageons quelques pistes de recherches. Bien que les résultats ne confirment pas l'hypothèse de l'influence du parent de sexe

opposé sur le développement de l'adolescent, l'analyse de la documentation empirique souligne l'importance d'approfondir l'étude des liens entre les rôles sexuels adoptés par les parents et l'autonomie et l'intimité des jeunes. Il apparaît pertinent d'examiner plus soigneusement les interactions entre le sexe des enfants, les deux aspects de leur différenciation et leur relation avec chacun de leurs parents. Les liens avec les conduites traditionnelles ou androgynes des parents semblent dignes d'intérêt, car l'assouplissement de la conformité aux stéréotypes sexuels pourrait rendre caduques un ensemble de recherches moins récentes.

Conclusion

La présente étude confirme le lien attendu entre la peur de l'intimité des adolescents et leur indifférenciation d'avec chacun de leurs parents.

Les résultats ne montrent aucune différence entre les parents concernant l'influence de leur différenciation avec l'adolescent sur sa peur de l'intimité. L'exploration des différences entre garçons et filles révèle que la différenciation d'avec le père serait plus importante dans l'élaboration de la capacité d'intimité des garçons que dans celle des filles. Quant à la corrélation entre la différenciation d'avec la mère et la peur de l'intimité, l'écart entre garçons et filles, bien qu'il n'atteigne pas le seuil de signification, va dans le même sens qu'avec le père. Ces résultats suggèrent que la peur de l'intimité des garçons serait plus tributaire de la différenciation d'avec les parents que celle des filles.

Bien qu'il soit reconnu que les trajectoires développementales des garçons et des filles diffèrent, les données empiriques divergent quant à l'existence et à la direction de différences entre les sexes en ce qui a trait aux variables étudiées ici. La variété des indicateurs utilisés pour mesurer la différenciation rend difficile l'interprétation sans équivoque des données publiées, celles-ci étant obtenues au moyen d'opérationnalisations différentes du concept. Le développement d'instruments de mesure qui intégreraient toutes les dimensions du concept de différenciation permettrait de clarifier les liens entre la différenciation d'avec les parents et la capacité d'intimité des adolescents, en tenant compte des différences sexuelles des jeunes et de celles de leurs parents.

Références

Achenbach, T. M., & Edelbrock, C. (1983). *Manual for the Child Behavior Check List and revised child behavior profile.* Burlington, VT : University of Vermont, Department of Psychiatry.

Ainsworth, M. D. S. (1989). Attachments beyond infancy. *American Psychologist*, 44(4), 709-716.

Ainsworth, M. D. S., Blehar, M. C., Waters, E., & Wall, S. (1978). *Patterns of attachment : A psychological study of the strange situation.* Hillsdale, NJ : Erlbaum.

Allen, J. P., Hauser, S. T., Bell, K. L., & O'Connor, T. G. (1994). Longitudinal assessment of autonomy and relatedness in adolescent-family interactions as predictors of adolescent ego development and self-esteem. *Child Development*, 65, 179-194.

Amidon, E., Kumar, V. K., & Treadwell, T. (1983). Measurements of intimacy attitudes : The intimacy attitude scale revised. *Journal of personality assessment*, 46, 635-639.

Anderson, S. A., & Sabatelli, R. M. (1990). Differentiating differentiation and individuation: Conceptual and operation challenges. *The American Journal of Family Therapy,* 18(1), 32-50.

Anderson, S. A., & Sabatelli, R. M. (1992). The differentiation in the family scale (DIFS). *The American Journal of Family Therapy*, 20(1), 77-89.

Anonyme. (1993) (reconnu ultérieurement par Bowen, M.). À propos de la différenciation de soi à l'intérieur de sa propre famille. *Thérapie familiale*, 15(2), 99-148.

Aron, A., Melinat, E., Aron, E. N., Vallone, R. D., & Bator, R. J. (1997). The experimental generation of interpersonal closeness : A procedure and some preliminary findings. *Personality and Social Psychology Bulletin,* 23(4), 363-377.

Barret, L. F., Lane, R. D., Sechrest, L., & Schwartz, G. E. (2000). Sex differences in emotional awareness. *Personality and Social Psychology Bulletin*, 26(9), 1027-1035.

Bartholomew, K. (1990). Avoidance of intimacy : An attachment perspective. *Journal of Social and Personal Relationships*, 7, 147-178.

Bartholomew, K., & Horowitz, L. M. (1991). Attachment styles among young adults : A test of a four-category model. *Journal of Personality and Social Psychology*, 61(2), 226-244.

Bartle, S.E. (1996). Family of origin and interpersonal contributions to the interdependence of dating partners' trust. *Personal Relationships,* 3(2), 197-209.

Bartle, S. E., & Anderson, S. A. (1992). Similarity between parents' and adolescents' levels of individuation. *Family Therapy*, 19(1), 73-84.

Bartle, S. E., Anderson, S. A., & Sabatelli, R. M. (1989). A model of parenting style, adolescent individuation and adolescent self-esteem: Preliminary findings. *Journal of Adolescent Research,* 4(3), 283-298.

Bartle, S. E., & Sabatelli, S. M. (1989). Family system dynamics, identity development, and adolescent alcohol use: Implications for family treatment. *Family Relations*, 38, 258-265.

Bartle, S. E., & Sabatelli, R. M. (1995). The behavioral and emotional reactivity index : Preliminary evidence for construct validity from three studies. *Family Relations*, 44, 267-277.

Bartle-Haring, S. (1997). The relationships among parent-adolescent differentiation, sex role orientation and identity development in late adolescence and early adulthood. *Journal of Adolescence*, 20(5), 553-565.

Bartle-Haring, S., & Strimple, R. E. (1996). Association of identity and intimacy : An exploration of gender and sex-role orientation. *Psychological Reports,* 79(3), 1255-1264.

Bartle-Haring, S., & Gavazzi, S. M. (1996). Multiple views on family data : The sample case of adolescent, maternal and paternal perspectives on family differentiation levels. *Family Process*, 35, 457-472.

Bartle-Haring, S., Kenny, D.A., & Gavazzi, S.M. (1999). Multiple perspectives on family differentiation : Analyses by multitrait multimethod matrix ans triadic social relations models. *Journal of Marriage and the Family,* 61, 491-503.

Bartle-Haring, S., & Sabatelli, R. M. (1997). Emotional reactivity toward parents and interpersonal competence : Differences across gender and type of relationship. *Journal of youth and adolescence,* 26(4), 399-413.

Batgos, J., & Leadbeater, B. J. (1994). Parental attachment, peer relations, and dysphoria in adolescence. In M. B. Sperling & W. H. Berman (Éds.), *Attachment in adults : Clinical and developmental perspectives* (pp. 155-178). New York : The Guilford Press.

Belenky, M. F., Clinchy, B. M., Goldberger, N. R., & Tarule, J. M. (1986). *Women's ways of knowing : The development of self, voice and mind.* NewYork : Basic Books.

Bem, S. L. (1974). The measurement of psychological androgyny. *Journal of consulting and clinical psychology*, 42, 155-162.

Bem, S. L. (1975). Sex role adaptability : One consequence of psychological androgyny. *Journal of Personality and Social Psychology,* 31, 634-643.

Bersheid, E. (1983). Emotion. In H. Kelley, E. Bersheid & al., *Close relationships* (pp.111-168). New York : W. H. Freeman.

Blos, P. (1967). The second individuation process of adolescence. *Psychoanalytic Studies of the Child,* 32, 162-187.

Bohlander, J. R. (1995). Differentiation of self : An examination of the concept. *Issues in Mental Health Nursing,* 16(2), 165-184.

Bomar, J. A., & Sabatelli, R. M. (1996). Family systems dynamics, gender, and psychosocial maturity in late adolescence. *Journal of Adolescent Research,* 11(4), 421-439.

Bowlby, J. (1973). *Attachment and loss : Vol II. Separation : Anxiety and anger.* (3e impression). NewYork : Basic Books.

Bowlby, J. (1977). The making and breaking of affectional bonds : Aetiology and psychopathology in the light of attachment theory. *British Journal of Psychiatry,* 130, 201-210.

Bray, J. H., Williamson, D. S., & Malone, P.E. (1984). Personal authority in the family system : Development of a questionnaire to measure personal authority in intergenerational family processes. *Journal of Marital and Family Therapy*, 10(2), 167-178.

Bumby, K. M., & Hansen, D. J. (1997). Intimacy defecits, fear of intimacy, and loneliness among sexual offenders. *Criminal Justice and Behavior,* 24(3), 315-331.

Bunce, S., Bernat, E., & Shevrin, H. (1997). Unconscious fear of intimacy linked to early parental loss. University of Michigan : http://www.umich.edu/~ newsinfo/Releases/1997/May97/r052297b.html.

Callan, V. J., & Noller, P. (1986). Perceptions of communicative relationships in families with adolescents. *Journal of Marriage and the Family*, 48, 813-820.

Chodorow, N. (1974). Family structure and feminine personality : The reproduction of mothering. In M. Z. Rosaldo & L. Lamphere, (Éds), *Women, culture and society* (pp.). Stanford : Stanford University Press.

Claes, M. (1998). Adolescents' closeness with parents, siblings, and friends in three countries : Canada, Belgium, and Italy. *Journal of Youth and Adolescence,* 27(2), 165-184.

Cooper, C. R., & Grotevant, H. D. (1987). Gender issues in the interface of family experience and adolescents' friendship and dating identity. *Journal of Youth and Adolescence*, 16, 247-264.

Crespi, T. D., & Sabatelli, R. M. (1993). Adolescent runaways and family strife : A conflict-induced differentiation framework. *Adolescence*, 28, 867-878.

Descutner, C. J., & Thelen, M. H. (1991). Development and validation of a fear-of-intimacy scale. *Psychological assessment*, 3(2), 218-225.

Dindia, K., & Allen, M. (1992). Sex differences in self-disclosure : A meta-analysis. *Psychological Bulletin*, 112, 106-124.

Doi, S. C., & Thelen, M. H. (1993). The fear-of-intimacy scale : Replication and extension. *Psychological Assessment*, 5(3), 377-383.

Douvan, E., & Adelson, J. (1966). *The adolescent experience.* New York : Wiley.

Dresner, R., & Grolnick, W. S. (1996). Constructions of early parenting, intimacy and autonomy in young women. *Journal of Social and Personal Relationships,* 13(1), 25-39.

Ducharme, J., Koverola, C., & Battle, P. (1997). Intimacy development : The influence of abuse and gender. *Journal of Interpersonal Violence,* 12(4), 590-599.

Erikson, E. (1963). *Childhood and society* (2e éd.). New York : Norton.

Erikson, E. (1968). *Identity: Youth and crisis*. New York: Norton.

Firestone, R. W., & Catlett, J. (1999). *Fear of intimacy*. Washington : American Psychological Association.

Fisher, J. L. (1981). Transitions in relationship style from adolescence to young adulthood. *Journal of Youth and Adolescence*, 10, 11-23.

Fisher, L. R. (1986). *Linked lives.* New York : Harper & Row.

Fiske, M., & Chiriboga, D. A. (1990). *Change and continuity in adult life*. San Francisco : Jossey-Bass.

Fleming, W. M., & Anderson, S. A. (1986). Individuation from the family of origin and personal adjustment in late adolescence. *Journal of Marital and Family Therapy*, 12(3), 311-315.

Florsheim, P., Henry, W.P., & Benjamin, L. S. (1996). Integrating individual and interpersonal approaches to diagnosis : The structural analysis of social behavior and attachment theory. In F. W. Kaslow, *Handbook of relational diagnosis and dysfunctional family patterns* (pp. 81-101). New York : John Wiley & Sons.

Garbarino, J., Gaa, J. P., Swank, P., Mc Pherson, R., & Gratch, L. V. (1995). The relation of individuation and psychosocial development. *Journal of Family Psychology,* 9(3), 311-318.

Gavazzi, S. M. (1993). The relation between family differentiation levels in families with adolescents and the severity of presenting problems. *Family Relations*, 42, 463-468.

Gavazzi, S. M. (1994). Advances in assessing the relationship between family differentiation and problematic functioning in adolescents. *Family Therapy*, 21(3), 249-259.

Gavazzi, S. M., Goettler, D. E., Solomon, S. P., & McKenry, P. C. (1994). The impact of family and peer differentiation levels on adolescent psychosocial development and problematic behaviors. *Contemporary Family Therapy : An International Journal,* 16(5), 431-448.

Gavazzi, S. M., & Sabatelli, R. M. (1990). Family systems dynamics, the individuation process, and psychosocial development. *Journal of Adolescent Research,* 5(4), 500-519.

Gilligan, C. (1986). *Une si grande différence.* Paris : Flammarion.

Goodman, A. (1993). Diagnosis ans treatment of sexual addiction. *Journal of sex and marital therapy*, 19(3), 225-242.

Green, R.-J., & Werner, P. D. (1996). Intrusiveness and closeness-caregiving : Rethinking the concept of family « enmeshment ». *Family Process,* 35(2), 115-136.

Greenberger, E., & Sorensen, A. B. (1974). Toward a concept of psychosocial maturity. *Journal of Youth and Adolescence,* 3, 329-358.

Greene, G. J., Hamilton, N., & Rolling, M. (1986). Differentiation of self and psychiatric diagnosis : An empirical study. *Family Therapy*, 13(2), 187-194.

Greenfield, S., & Thelen, M. (1997). Validation of the fear of intimacy scale with a lesbian and gay male population. *Journal of Social and Personal Relationships,* 14(5), 707-716.

Griffin, J. M., Jr., & Apostal, R. A. (1993). The influence of relationship enhancement training on differentiation of self. *Journal of Marital and Family Therapy,* 19(3), 267-272.

Guilford, J. P. (1965). *Fundamental Statistics in Psychology and Education* (3e éd.). New York : McGraw-Hill.

Haber, J. (1990). The Haber Level of Differentiation Scale. In O. Strickland & C. Waltz (Éds), *Measurement of nursing outcomes,* (pp. 320-331), Vol. 4. New York : Springer.

Harvey, D. M., & Bray, J. H. (1991). Evaluation of an intergenerational theory of personal development : Family process determinants of psychological and health distress. *Journal of Family Psychology,* 4(3), 298-325.

Harvey, D. M., Curry, C. J., & Bray, J. H. (1991). Individuation and intimacy in intergenerational relationships and health : Patterns across two generations. *Journal of Family Psychology*, 5(2), 204-236.

Hatfield, E. (1984). The dangers of intimacy. In V. J. Derlega (Éd.), *Communication, intimacy, and close relationships* (pp. 207-220). New York : Academic Press.

Hazan, C., & Shaver, P. R. (1987). Romantic love conceptualized as an attachment process. *Journal of Personality and Social Psychology,* 52, 511-524.

Hazan, C., & Shaver, P. R. (1990). Love and Work : An attachment theoretical perspective. *Journal of Personality and Social Psychology*, 59, 270-280.

Hendrick, S. S. (1995). Close relationships research : Applications to counseling psychology. *The Counseling Psychologist,* 23(4), 649-665.

Henry, C., & Hampton, B. (1992). Parent gender role orientation and the individuation of male and female offspring. *Family therapy*, 19(2), 103-113.

Hetherington, E. M. (1972). Effects of father absence on personality development in adolescent daughters. *Developmental Psychology*, 7, 313-326.

Hetherington, E. M., Bridges, M., & Insabella, G. M. (1998). What matters? What does not? Five perspectives on the association between marital transitions and children's adjustment. *American Psychologist*, 55(2), 167-184.

Hill, C. T., & Stull, D. E. (1987). Gender and self-disclosure : Strategies for exploring the issues. In V. J. Derlega & J. H. Berg (Éds.), *Self-disclosure : Theory, research and therapy* (pp. 81-100). New York : Plenum Press.

Hoffman, J. A. (1984). Psychological separation of late adolescents from their parents. *Journal of counseling psychology*, 31(2), 170-178.

Hould, R. (1989). Connaissance de soi et réussite du couple. *La petite revue de philosophie*, 10(2), 17-36.

Hovestadt, A. J., Anderson, W. T., Piercy, F. A., Cochran, S. W., & Fine, M. (1985). A Family of Origin Scale. *Journal of Marital and Family Therapy,* 11(3), 287-297.

Ingram, D. H. (1986). Remarks on intimacy and the fear of commitment. *The American Journal of Psychoanalysis*, 46(1), 76-79.

Josselson, R. L. (1980). Ego development in adolescence. In J. Adelson (Éd), *Handbook of adolescent psychology* (pp. 188-210). New York : Wiley.

Josselson, R. (1988). The embedded self: I and thou revisited. In D. K. Lapsley & F. C. Power (Éds.), *Self, ego, and identity: Integrative approaches* (pp. 91-106). New York: Springer-Verlag.

Jourard, S. M. (1974). *La transparence de soi*. Ste-Foy : Éditions St-Yves.

Karpel, M. S. (1976). Individuation : From fusion to dialogue. *Family Process*, 15, 65-82.

Kenny, M. E., & Donaldson, G. A. (1991). Contributions of parental attachment and family structure to the social and psychological functionning of first-year college student. *Journal of Counseling Psychology*, 28(4), 479-486.

Kerr, M. E. (1981). Family systems theory and therapy. In A. S. Gurman & D. P. Kniskern (Éds.), *Handbook of family therapy* (pp. 226-264). New York : Brunner/Mazel.

Kerr, M. E., & Bowen, M. (1988). *Family evaluation*. New York: Norton.

Klohnen, E. C., & Bera, S. (1998). Behavioral and experiential patterns of avoidantly and securely attached women across adulthood : A 31-year longitudinal study. *Journal of Personality and Social Psychology,* 74(1), 211-223.

Knudson-Martin, C. (1994). The female voice : Applications to Bowen's family systems theory. *Journal of Marital and Family Therapy*, 20(1), 35-46.

Knudson-Martin, C., & Mahoney, A. R. (1999). Beyond different worlds : A «postgender» approach to relational development. *Family Process*, 38(3), 325-340.

Koestler, A. (1968). *Le cheval dans la locomotive : Le paradoxe humain*. Paris : Calmann-Lévy.

L'Abate, L., & Talmadge, W. C. (1987). Love, intimacy, and sex. In L. L'Abate (Éd.) *Family psychology II : Theory, therapy, enrichment, and training* (pp.51-62). Lanham, MD : University Press of America.

Lang-Takac, E., & Osterweil, Z. (1992). Separateness and connectedness : Differences between the genders. *Sex Roles,* 27(5-6), 277-289.

Lawler, A. C. (1990). The healthy self : Variations on a theme. *Journal of Counseling and Development*, 68, 652-654.

Lawson, D., Gaushell, H., & Karst, R. (1993). The age onset of personal authority in the family system. *Journal of Marital and Family Therapy,* 19(3), 287-292.

Levine, J. B., Green, C.J., & Millon, T. (1986). The separation-individuation test of adolescence. *Journal of Personality Assessment,* 50(1), 123-137.

Levinger, G. (1983). Development and change. In H. Kelley, E. Bersheid, & al. (Éds.), *Close relationships* (pp. 315-359). New York : W. H. Freeman.

Levinger, G. (1988). Can we picture « love »?. In R. J. Sternberg & M. L. Barnes (Éds.), *The psychology of love* (pp.139-158). New Haven, CT : Yale University Press.

Lopez, F. G., Watkins, C. E. Jr., Manus, M., & Hunton-Shoup, J. (1992). Conflictual independence, mood regulation, and generalized self-efficacy : test of a model of late-adolescent identity. *Journal of Counseling Psychology*, 39(3), 375-381.

Luepnitz, D. A. (1988). *The family interpreted : Feminist theory in clinical practice*. New York : Basic Books.

Lutwak, N. (1985). Fear of intimacy among college women, *Adolescence,* 20(77), 15-20.

Mahler, M. S., Pine, F., & Bergman, A. (1980). *La naissance psychologique de l'être humain : Symbiose humaine et individuation.* Paris : Payot.

McAdams, D. P. (1988). Personal needs and personal relationships. In S. W. Duck (Éd.) *Handbook of personal relationships : Theory, research and interventions* (pp. 7-22). Chichester, UK : Wiley.

McCabe, M. P. (1999). The interrelationshipbetween intimacy, relationship functioning, and sexuality among men and women in committed relationships. *The Canadian Journal of Human Sexuality,* 8(1), 31-38.

McCollum, E. E. (1991). A scale to measure Bowen's concept of emotional cutoff. *Contemporary Family Therapy : An International Journal,* 13(3), 247-254.

Mikulincer, M., & Florian, V. (1999). The association between parental reports of attachment style and family dynamics, and offspring's reports of adult attachment style. *Family Process*, 38(2), 243-257.

Miller, R. S., & Lefcourt, H. M. (1982). The assessment of social intimacy. *Journal of Personality Assessment*, 46, 514-518.

Morgan, J. V., & Wilcoxon, S. A. (1998). Fathers and daughters : Recognising the significance. *Family Therapy*, 25(2), 73-84.

Naus, P. J., & Theis, J. P. (1995). The significance of fatherly affirmation for a man's psychological well-being : A comparison of canadian and dutch university students. *Canadian Journal of Human Sexuality,* 4(4), 237-245.

Noller, P., & Callan, V. J. (1988). Understanding parent-adolescent interactions : Perceptions of family members and outsiders. *Developmental Psychology*, 24(5), 707-714.

Offer, D., & Offer, J. (1975). *From teenage to young manhood.* NewYork : Basic Books.

Offer, D., Ostrov, E., & Howard, K. I. (1981). *The adolescent : A psychological self-portrait*. New York : Basic Books.

Olson, D. H. (1988). Circumplex model of family systems VIII : Family assessment and intervention. *Journal of Psychotherapy and the Family*, 4(1/2), 7-49.

Olson, D., McCubbin, H., Barnes, H., Larsen, A., Muxen, M., & Wilson, M. (1983). *Families : What makes them work.* Newbury Park : Sage.

Olver, R. R., Aries, A., & Batgos, J. (1989). Self-other differentiation and the mother-child relationship: The effects of sex and birth order. *Journal of Genetic Psychology*, 150(3), 311-321.

Pastorino, E., Dunham, R. M., Kidwell, J., Bacho, R., & Lamborn, S. D. (1997). Domain-specific gender comparisons in identity development among college youth : Ideology and relationships. *Adolescence,* 32(127), 559-577.

Perosa, L. M., Perosa, S. L., & Tam, H. P. (1996). The contribution of family structure and differentiation to identity development in females. *Journal of Youth and Adolescence*, 25(6), 817-838.

Quintana, S. M., & Kerr, J. (1993). Relational needs in late adolescent separation-individuation. *Journal of Counseling and Development,* 71(3), 349-354.

Reis. H. T., & Shaver, P. (1988). Intimacy as interpersonal process. In S. W. Duck (Éd.) *Handbook of personal relationships : theory, research and interventions* (pp. 367-389). Chichester, UK : Wiley.

Rinehart, N. J., & McCabe, M. P. (1998). An empirical investigation of hypersexuality. *Sexual and Marital Therapy,* 13(4), 369-384.

Rivest, C., & Solomon, C. R. (1988). La garde de l'enfant à la suite de la séparation parentale: Quel est le meilleur choix? *Revue québécoise de psychologie*, 9(1), 44-60.

Robert, P. (1973). *Dictionnaire alphabétique et analogique de la langue française*. Paris : Société du nouveau Littré.

Rosenthal, D. A., Gurney, R. M., & Moore, S. M. (1981). From trust to intimacy : A new inventory for examining Erikson's stages of psychosocial development. *Journal of Youth and Adolescence*, 10, 525-535.

Rubin, L. (1983). *Intimate strangers*. New York: Harper & Row.

Ryan, R. M., Deci, E. L., & Grolnick, W. S. (1995). Autonomy, relatedness, and the self : Their relation to development and psychopathology. In D. Cichetti & D. J. Cohen (Éds.), *Developmental psychology, vol. I : Theory and methods* (pp. 618-655). New York : Wiley & Sons.

Ryder, R. G., & Bartle, S. (1991). Boundaries as distance regulators in personal relationships. *Family Process,* 30(4), 393-406.

Sabatelli, R. M., & Anderson, S. A. (1991). Family system dynamics, peer relationships, and adolescents' psychological adjustment. *Family Relations*, 40, 363-369.

Sabatelli, R. M., & Bartle, S. E. (1995). Survey approaches to the assessment of family functioning : Conceptual, operational and analytical issues. *Journal of Marriage and the Family*, 57, 1025-1039

Sabatelli, R. M., & Mazor, A. (1985). Differentiation, individuation, and identity formation : The integration of family system and individual developmental perspectives. *Adolescence*, 20, 619-633.

Santrock, J. W. (1987). The effects of divorce on adolescents: needed research perspectives. *Family therapy*, 14(2), 147-159.

Saucier, J.-F., & Ambert, A.-M. (1988). Adaptation des adolescents au décès ou au divorce des parents. *Santé mentale au Québec*, 13(2), 69-78.

Scheffler, T. S., & Naus, P. J. (1999). The relationship between fatherly affirmation and a woman's self-esteem, fear of intimacy, comfort with womanhood and comfort with sexuality. *The Canadian Journal of Human Sexuality,* 8(1), 39-45.

Schnarch, D. M. (1991). *Constructing the sexual crucible : An integration of sexual and marital therapy.* New York : Norton.

Schnarch, D. M. (1997). Sex, intimacy, and the Internet. *Journal of Sex Education and Therapy*, 22(1), 15-20.

Sharabany, R., Gershoni, R., & Hofman, J. E. (1981). Girlfriend, boyfriend : Age and sex differences in intimate friendship. *Developmental Psychology*, 17, 800-808.

Shaver, P. R., & Clark, C. L. (1994). The psychodynamics of adult romantic attachment. In J. M. Masling & R. F. Bornstein (Éds.), *Empirical perspectives on object relations theory* (pp. 105-156). Washington : American Psychological Association.

Shaver, P, Hazan, C., & Bradshaw, D. (1988). Love as attachment : The integration of three behavioral systems. In R. J. Sternberg & M. L. Barnes (Éds), *The psychology of love.* (pp.69-99). New Haven, CT : Yale University Press.

Sherman, M. D., & Thelen, M. H. (1996). Fear of intimacy scale : Validation and extension with adolescents. *Journal of Social and Personal Relationships,* 13(4), 507-521.

Shulman, S., Laursen, B., Kalman, Z., & Karpovsky, S. (1997). Adolescent intimacy revisited. *Journal of Youth and Adolescence,* 26(5), 597-617.

Skowron, E. A. (2000). The role of differentiation of self in marital adjustment. *Journal of Counseling Psychology*, 47(2), 229-237.

Skowron, E. A., & Friedlander, M. L. (1998). The differentiation of self inventory: Development and initial validation. *Journal of Counseling Psychology*, 45(3), 235-246.

Sternberg, R. J. (1987). *The triangle of love : Intimacy, passion, commitment.* New York : Basic Books.

Stevens, F. E., & L'Abate, L. (1989). Validity and reliability of a theory derived measure of intimacy. *The American Journal of Family Therapy*, 17(4), 359-368.

Taft, A. (1995). Enhancing intimacy ability in couple relationships. *Progress : Family Systems Research and Therapy,* 4, 161-169.

Teyber, E. (1983). Effects of parental coalition on adolescent emancipation from family. *Journal of Marital and Family Therapy*, 9, 305-310.

Thelen, M. H., Vander Wal, J. S., Thomas, A. M., & Harmon, R. (2000). Fear of intimacy among dating couples. *Behavior Modification*, 24(2), 223-240.

Theriault, J. (1997). Assessing family differentiation : four areas of competence in mother-adolescent relationships. *The Journal of Psychology*, 131(5), 565-568.

Weiner, E. L. (1990). *Bowen's concept of emotional connectedness to former spouse and family of origin as a moderator of health in a divorced population : A partial test of Bowen theory.* Thèse de doctorat inédite, Kansas State University.

Williamson, D. S. (1981). Personal authority via termination of the intergenerational hierarchical boundary : A « new » stage in the family life cycle. *Journal of Marital and Family Therapy*, 7, 441-452.

Williamson, D. S. (1982). Personal authority via termination of the intergenerational hierarchical boundary : Part III – Personal authority defined, and the power of play in the change process. *Journal of Marital and Family Therapy*, 8, 309-323.

Williamson, D. S. (1991). *The intimacy paradox : Personal authority in the family system.* New York : The Guilford Press.

Witkin, H. A., & Goodenough, D. R. (1977). Field dependance and interpersonal behavior. *Psychological Bulletin*, 84, 661-689.

Woike, B. A. (1994). The use of differentiation and integration processes : Empirical studies of « separate » and « connected » ways of thinking. *Journal of Personality and Social Psychology,* 67(1), 142-150.

Wynne, L. C., & Wynne, A. R. (1986). The quest for intimacy. *Journal of Marital and Family Therapy,* 12(4), 383-394.

Appendice

Échelle de Peur de l'Intimité (FIS)

Imagine que tu es dans une relation *étroite et suivie*. Réponds aux énoncés suivants comme tu le ferais si tu étais dans cette relation étroite. Cote chaque énoncé sur une échelle de 1 à 5 selon qu'il te représente plus ou moins bien, d'après l'échelle suivante:

1 = *pas du tout représentatif de moi*
2 = *légèrement représentatif de moi*
3 = *moyennement représentatif de moi*
4 = *très représentatif de moi*
5 = *tout à fait représentatif de moi*

Note: Dans chaque énoncé, "0" représente la personne qui serait en relation étroite avec toi.

1) Je me sentirais inconfortable de raconter à 0 des choses de mon passé dont j'ai eu honte.	1	2	3	4	5
2) Je me sentirais mal à l'aise de parler à 0 de quelque chose qui m'a blessé(e) profondément.	1	2	3	4	5
X 3) Je me sentirais confortable d'exprimer mes vrais sentiments à 0.	1	2	3	4	5
4) Si 0 était bouleversé(e), j'aurais parfois peur de lui montrer que je m'en soucie.	1	2	3	4	5
5) Je pourrais avoir peur de confier mes sentiments les plus personnels à 0.	1	2	3	4	5
X 6) Je me sentirais à l'aise de dire à 0 que je m'en fais pour elle/lui.	1	2	3	4	5
X 7) J'aurais un sentiment de complète harmonie avec 0.	1	2	3	4	5
X 8) Je serais à l'aise de discuter de problèmes significatifs avec 0.	1	2	3	4	5
9) Une partie de moi aurait peur de m'engager à long terme avec 0.	1	2	3	4	5
X 10) Je me sentirais confortable de raconter mes expériences à 0, même celles qui sont tristes.	1	2	3	4	5
11) Je me sentirais probablement nerveux(se) de montrer à 0 de forts sentiments d'affection.	1	2	3	4	5
12) Je trouverais ça difficile de rester ouvert avec 0 au sujet de mes pensées personnelles.	1	2	3	4	5
13) Je me sentirais mal à l'aise si 0 dépendait de moi pour du support émotionnel.	1	2	3	4	5
X 14) Je n'aurais pas peur de partager avec 0 ce que je n'aime pas de moi-même.	1	2	3	4	5
15) J'aurais peur de prendre le risque d'être blessé(e) en essayant d'établir une relation plus étroite avec 0.	1	2	3	4	5
16) Je me sentirais confortable de garder pour moi des informations très personnelles.	1	2	3	4	5
X 17) Je ne serais pas nerveux d'être spontané avec 0.	1	2	3	4	5
X 18) Je me sentirais confortable de raconter à 0 des choses que je ne raconte pas aux autres.	1	2	3	4	5

Note: Les items précédés d'un X sont codés sur une échelle inversée pour obtenir le score.

1 = *pas du tout représentatif de moi*
2 = *légèrement représentatif de moi*
3 = *moyennement représentatif de moi*
4 = *très représentatif de moi*
5 = *tout à fait représentatif de moi*

X 19) Je me sentirais confortable de me fier à 0 pour lui confier mes pensées et mes sentiments les plus intimes.	1	2	3	4	5
20) Je me sentirais parfois mal à l'aise si 0 me racontait des choses très personnelles.	1	2	3	4	5
X 21) Je serais confortable de révéler à 0 mes défauts et mes handicaps.	1	2	3	4	5
X 22) Je me sentirais confortable d'avoir un lien émotionnel étroit entre nous.	1	2	3	4	5
23) J'aurais peur de partager mes pensées privées avec 0.	1	2	3	4	5
24) J'aurais peur de ne pas toujours me sentir près de 0.	1	2	3	4	5
X 25) Je serais confortable de dire à 0 quels sont mes besoins.	1	2	3	4	5
26) J'aurais peur que 0 soit plus engagé(e) que moi dans la relation.	1	2	3	4	5
X 27) Je me sentirais confortable d'avoir une communication ouverte et honnête avec 0.	1	2	3	4	5
28) Je me sentirais parfois inconfortable d'écouter les problèmes personnels de 0.	1	2	3	4	5
X 29) Je me sentirais à l'aise d'être complètement moi-même avec 0.	1	2	3	4	5
X 30) Je me sentirais relax d'être ensemble et de parler de nos buts personnels.	1	2	3	4	5

Réponds maintenant aux énoncés suivants selon qu'ils s'appliquent à tes relations passées. Cote chaque énoncé sur la même échelle de 1 à 5.

31) J'ai évité par timidité des opportunités d'être intime avec quelqu'un(e).	1	2	3	4	5
32) J'ai retenu mes sentiments dans des relations précédentes.	1	2	3	4	5
33) Il y a des gens qui pensent que j'ai peur de m'approcher d'eux.	1	2	3	4	5
34) Il y a des gens qui pensent que je ne suis pas une personne facile à connaître.	1	2	3	4	5
35) J'ai fait des choses dans des relations précédentes pour m'éviter de développer de l'intimité.	1	2	3	4	5

Note: Les items précédés d'un X sont codés sur une échelle inversée pour obtenir le score.

Échelle de Différenciation dans le Système Familial (DIFS)

Cote chacun des énoncés suivants selon qu'il se produit plus ou moins souvent:

1 = Jamais
2 = Presque jamais
3 = Parfois
4 = Presque toujours
5 = Toujours

1) Mon père respecte mes points de vue même quand ils sont différents des siens.	1	2	3	4	5
X 2) Mon père répond à mes sentiments comme s'ils n'avaient pas de valeur.	1	2	3	4	5
3) Mon père respecte ma vie privée.	1	2	3	4	5
X 4) Mon père me dit ce que je devrais penser.	1	2	3	4	5
5) Mon père répond à mes sentiments d'une façon compréhensive.	1	2	3	4	5
X 6) Mon père me dit que je ne pense pas vraiment ce que je dis.	1	2	3	4	5
X 7) Mon père manifeste un manque d'intérêt pour mes sentiments.	1	2	3	4	5
8) Mon père m'encourage à exprimer mes sentiments, qu'ils soient bons ou mauvais.	1	2	3	4	5
X 9) Mon père discrédite mes pensées et mes opinions.	1	2	3	4	5
10) Mon père se montre compréhensif quand je ne souhaite pas partager mes sentiments.	1	2	3	4	5
11) Mon père me permet de parler pour moi-même.	1	2	3	4	5

1) Ma mère respecte mes points de vue même quand ils sont différents des siens.	1	2	3	4	5
X 2) Ma mère répond à mes sentiments comme s'ils n'avaient pas de valeur.	1	2	3	4	5
3) Ma mère respecte ma vie privée.	1	2	3	4	5
X 4) Ma mère me dit ce que je devrais penser.	1	2	3	4	5
5) Ma mère répond à mes sentiments d'une façon compréhensive.	1	2	3	4	5
X 6) Ma mère me dit que je ne pense pas vraiment ce que je dis.	1	2	3	4	5
X 7) Ma mère manifeste un manque d'intérêt pour mes sentiments.	1	2	3	4	5
8) Ma mère m'encourage à exprimer mes sentiments, qu'ils soient bons ou mauvais.	1	2	3	4	5
X 9) Ma mère discrédite mes pensées et mes opinions.	1	2	3	4	5
10) Ma mère se montre compréhensive quand je ne souhaite pas partager mes sentiments.	1	2	3	4	5
11) Ma mère me permet de parler pour moi-même.	1	2	3	4	5

Note: Les items précédés d'un **X** sont codés sur une échelle inversée pour obtenir le score.

Cote chacun des énoncés suivants selon qu'il se produit plus ou moins souvent:

1 = Jamais
2 = Presque jamais
3 = Parfois
4 = Presque toujours
5 = Toujours

1) Je respecte les points de vue de mon père même quand ils sont différents des miens.	1	2	3	4	5
X 2) Je réponds aux sentiments de mon père comme s'ils n'avaient pas de valeur.	1	2	3	4	5
3) Je respecte la vie privée de mon père.	1	2	3	4	5
X 4) Je dis à mon père ce qu'il devrait penser.	1	2	3	4	5
5) Je réponds aux sentiments de mon père d'une façon compréhensive.	1	2	3	4	5
X 6) Je dis à mon père qu'il ne pense pas vraiment ce qu'il dit.	1	2	3	4	5
X 7) Je manifeste un manque d'intérêt pour les sentiments de mon père.	1	2	3	4	5
8) J'encourage mon père à exprimer ses sentiments, qu'ils soient bons ou mauvais.	1	2	3	4	5
X 9) Je discrédite les pensées et les opinions de mon père.	1	2	3	4	5
10) Je me montre compréhensif(ve) quand mon père ne souhaite pas partager ses sentiments.	1	2	3	4	5
11) Je permets à mon père de parler pour lui-même.	1	2	3	4	5

1) Je respecte les points de vue de ma mère même quand ils sont différents des miens.	1	2	3	4	5
X 2) Je réponds aux sentiments de ma mère comme s'ils n'avaient pas de valeur.	1	2	3	4	5
3) Je respecte la vie privée de ma mère.	1	2	3	4	5
X 4) Je dis à ma mère ce qu'elle devrait penser.	1	2	3	4	5
5) Je réponds aux sentiments de ma mère d'une façon compréhensive.	1	2	3	4	5
X 6) Je dis à ma mère qu'elle ne pense pas vraiment ce qu'elle dit.	1	2	3	4	5
X 7) Je manifeste un manque d'intérêt pour les sentiments de ma mère.	1	2	3	4	5
8) J'encourage ma mère à exprimer ses sentiments, qu'ils soient bons ou mauvais.	1	2	3	4	5
X 9) Je discrédite les pensées et les opinions de ma mère.	1	2	3	4	5
10) Je me montre compréhensif(ve) quand ma mère ne souhaite pas partager ses sentiments.	1	2	3	4	5
11) Je permets à ma mère de parler pour elle-même.	1	2	3	4	5

Note: Les items précédés d'un x sont codés sur une échelle inversée pour obtenir le score.